Philippe Rousselot

Cicéron face aux dictateurs, 1920 – 1945

E parvi che il nome di Cicerone dovesse esser cancellato dalla storia
Emanuele Ciaceri.¹

1 Introduction

Dans le courant des années 1920 – 1930, le portrait de Cicéron est figé et hautement contradictoire. Depuis une cinquantaine d'années, deux traditions s'opposent frontalement, que l'on pourrait caricaturer par l'opposition entre deux savants : Mommsen et Boissier. Chaque lecteur disposait, non sans un certain confort, de tous les éléments pour prendre parti pour ou contre Cicéron. Ses défenseurs, ébranlés par les arguments de l'accusation, avaient dressé de Cicéron un portrait qui, pour être recevable, devait être mitigé et reposer sur une concession : l'Arpinate avait été un grand humaniste mais un piètre politique. Ce *Cicero Bifrons*, mis au point par les « amis » de Cicéron, allait de pair avec une figure politique et sociale : pour les uns, il était la référence ultime des républicains et des régimes parlementaires ; pour les autres, le parangon d'une classe bourgeoise lâche et profiteuse. Comme l'a judicieusement remarqué Sergueï Utshenko :

Qui l'a condamné en tant qu'homme et politicien, l'a admiré en tant qu'écrivain, qui ne l'a pas reconnu en tant que philosophe, a rendu hommage à sa brillante éloquence.²

L'arrivée sur la scène politique européenne des trois dictatures marxistes, nazies et fascistes brise cette continuité. Au temps de la querelle succède celui du silence. Pour les dictatures, Cicéron est condamné à l'oubli radical ou à la plus grande discrétion. On peut s'en étonner. Cicéron, au terme de la querelle qu'il a déclenchée, représentait, lui et ses défenseurs, un monde détesté par les idéologies extrêmes. Il s'annonçait comme la victime idéale des propagandistes ; il fut simplement condamné à une indifférence proche de la *damnatio memoriae*. Durant ces périodes si dures pour eux, les cicéroniens malmenés, exilés ou conditionnés ont résisté à leur manière.

¹ Ciaceri 1926, xv.

² Utchenko 1972, 181 (traduit par nous).

2 La querelle : Cicéron, grand homme ou personnage secondaire ?

Le Cicéron des Lumières était un être proche et un modèle de vie. Montesquieu (1689–1755) parle pour tous lorsqu'il écrit : «Cicéron est de tous les anciens, celui qui eut le plus grand mérite personnel, et à qui j'aimerais le mieux ressembler».³ Cette abolition de la distance entre soi et Cicéron devient une norme au cours de la Révolution française. Cependant, cette «overfamiliarity», pour reprendre l'expression de Matthew Fox,⁴ avait atteint ses limites.

L'icône cicéronienne fut brisée par les travaux de Drumann (1786–1861) et de Mommsen (1817–1903). Leur effet sur la postérité de l'Arpinate durera obsessionnellement pendant plus d'un siècle. La *Geschichte Roms* de Drumann,⁵ qui commence à paraître en 1834, est l'ouvrage majeur qui brise le consensus d'une manière que personne n'avait su prévoir. Pour des raisons mal documentées à ce jour, Drumann déteste Cicéron. Chacune de ses attaques est appuyée d'un torrent de références et d'arguments auquel rien ne semble pouvoir résister. Le jeune Mommsen, son fervent admirateur,⁶ en reprend la teneur dans sa *Römische Geschichte* en 1854.⁷ Il amplifie la charge contre Cicéron grâce à ce qui manquait à Drumann : le style. Les deux historiens sont ulcérés et scandalisés par l'infatuation de l'aristocratie romaine, ouvrière de sa propre déchéance et si constante dans la mal-gouvernance. Cicéron est la marionnette consentante de cette classe médiocre et, dans ce rôle politico-ancillaire, il est piètre en toutes choses. Le nœud de la vision drumanno-mommsenienne tient en une phrase : Cicéron n'a pas l'importance historique qu'on lui a attribuée. Même si Mommsen ne se prive pas de comparer l'œuvre de Cicéron à «un vaste Sahara d'idées», c'est à un autre courant – la *Quellenforschung* – que revient la tâche de destituer Cicéron philosophe. En démontant pièce à pièce ce que Cicéron doit aux Grecs, les philologues font de Cicéron un vulgarisateur, un dilettante, et

3 Montesquieu 1709, 34. Cf. Moraes Santos dans ce même volume (p. 341–367).

4 Fox 2007, 285: «Cicero has acted as a figure who allows easy identification [...]. Indeed, even professional scholars have been too keen to identify Cicero with themselves, and this has had the effect of producing a neglect of his actual historical achievements and an overfamiliarity». Cf. Rosner 1986, 182: «[Victorians] writers perceived Cicero as someone like themselves».

5 Drumann 1834–1844.

6 Wilamowitz-Moellendorf 1921, 155.

7 Mommsen 1854.

peut-être un voleur d'idées.⁸ Démystifié, Cicéron devient un politique déclassé et un intellectuel déchu. Les admirateurs traditionnels de Cicéron semblent appartenir à un monde passé. Dans le portrait global d'une élite romaine corrompue, avide de pouvoir et dénuée de vision, César apparaît «comme le soleil levant qui chasse les nuages». Il est un tournant de l'histoire. Mommsen jette ainsi les bases d'une opposition «Cicéron vs César» ou «lâcheté vs force» que les décennies suivantes se chargeront d'exacerber.⁹

La contre-attaque contre les deux philologues allemands se déclenche très tôt et dure jusqu'en 1940. Le porte-parole de l'offensive est indiscutablement Gaston Boissier (1823–1908), auteur d'un des plus grands best-sellers cicéroniens – sinon le plus grand – *Cicéron et ses Amis*, publié en 1865.¹⁰ Sans doute son succès est-il dû, à l'instar de celui de Mommsen, à l'élégance de l'écriture. Autour de ce duel, la période est marquée par un raz de marée bibliographique. Entre la parution de la *Geschichte Roms* de Drumann et le déclenchement de la seconde guerre mondiale, on ne compte pas moins de 25 biographies.¹¹ La plupart sont des défenses de Cicéron, sinon de véritables panégyriques. Cette frénésie bibliographique, qui n'avait pas eu de précédent et n'aura pas de suite, traduit un phénomène capital : il y a, durant cette période, un public que passionnait la mort de la République et le destin de Cicéron. Tous ces plaidoyers *pro Tullio* ont un point commun, celui de la concession. Cicéron, pour être sauvé de Mommsen, doit être imparfait et offrir deux visages. Alors que pour Mommsen, Cicéron fut un politique médiocre parce qu'il était un penseur sans valeur, pour ses défenseurs il fut un nain politique parce qu'il était un génie littéraire. De cette topique est issu un *Cicero bifrons*, incapable de choisir entre ses deux vocations. Ce Cicéron dramatique est celui que vont développer les défenseurs de Cicéron. Deux exemples suffiront. Le premier est tiré de l'ouvrage d'Orlov (1871–1953), destiné au grand public, dont le *Cicero Bifrons* est aussi triste que convenu et se présente comme un parallèle entre Cicéron et... Cicéron :

Cicéron est mort tout comme il a vécu : hésitant et lâche. Cette indécision, ce manque de courage pour affronter le destin et le malheur avec le calme qui sied aux hommes de devoir et de force, tel est le fil rouge qui traverse toute sa carrière. [...] «. [Mais] Homme doué par la

8 Parmi les plus marquantes de l'époque : Hirzel 1877 et Thiacourt 1885. Sur le sujet de la *Quellenforschung* cicéronienne : Lévy 1992, 60–74; Boyancé 1937, 201–204; Douglas 1968.

9 Mommsen 1854, II, 425.

10 Le nombre de rééditions en français est considérable. On compte au moins 5 *Cicero und seine Freunde*, 12 *Cicero and his friends* (entre 1897 et 1970), 4 *Cicero y sus amigos* (le dernier en 1988), 4 *Cicerone e i suoi amici* (le dernier en 1988, traduit par E. Narducci). En Russie, les œuvres complètes de Boissier sont rééditées, en français, par le E. Frolov en 1993.

11 Rousselot 2010, 66–67.

nature de riches capacités, d'une vive imagination et d'un cœur sensible, Cicéron se situait alors au sommet de la culture de son temps, dépositaire de la plupart des connaissances de l'époque, vivifiées par la grâce de ses mœurs et de son bon goût. Il était sans aucun doute l'âme de la société: vaniteux et lâche, il séduisait cependant tous ceux qui le connaissaient, par sa franchise, sa bonne nature, son tact et sa loyauté dans ses affections personnelles.¹²

Dans le monde universitaire, André Piganiol (1883–1968), pourtant fervent cicéronien, décrit l'Arpinate comme « spirituel et sensible, homme d'État malhabile, juriste médiocre, artiste admirable ».¹³ Ces deux exemples, pris au hasard des lectures, résument parfaitement le portrait de Cicéron mis au point par ses défenseurs. Il est tout à la fois un pic de la civilisation et inapte à la politique. Le caractère tragique de la personnalité infirme de Cicéron est parfaitement isolé par Froude en 1879 et même présenté comme une forme de dédoublement de la personnalité chez Jackson en 1932.¹⁴ Ce portrait est théorisé par Henri-Irénée Marrou dans sa *Défense de Cicéron* en 1936.

C'est à Boissier, plus qu'à quiconque, que revient la paternité du paradigme qui se répand partout : un homme de lettre ne peut être un homme politique.¹⁵ Mais Boissier va plus loin encore. Il attribue à Cicéron une qualification politique résolument moderne, celle du centriste et du modéré. Cette politisation correspond à l'idée générale que Boissier se fait du « modéré » : il est condamné à l'échec. C'est toute la stratégie de Boissier d'avoir retourné l'argument de Mommsen : ce que l'historien allemand détestait chez Cicéron est précisément ce qui fait sa grandeur.¹⁶

Entre 1880 et 1930, Cicéron fait l'objet d'une adulation sans réserve dans un monde qui se tient à l'écart de ce débat : c'est la classe politique modérée et de gauche. Cicéron est la marque matricielle de la « République des avocats ». Pour s'en tenir au seul cas de la France, on la suit à la trace chez les grands orateurs

12 Orlov 1888, 110 (traduit par nous). Pseudonyme de Theodore Rothstein (1871–1953), personnage haut en couleur, diplomate, militant socialiste, et membre de l'Académie des sciences de l'URSS en 1939, Orlov agrémentait ses loisirs en écrivant des vies d'hommes célèbres, tels que Platon, César, Alexandre ou Socrate.

13 Piganiol 1927, 382–387.

14 Froude 1879, 420–21. Cicéron était « a tragic combination of magnificent talents, high aspirations, and true desire to do right with an infirmity of purpose and a latent insecurity of character which neutralized and could almost make us forget his nobler qualities... In Cicero Nature half-made a great man and left him incompleting », Jackson 1932, 85–91. La double personnalité de Cicéron est également annoncée dans les deux articles de Trollope (1877a et 1877b).

15 Boissier 1865, 37.

16 Boissier 1865, 1. Cette notion aura une profonde influence sur Narducci 2004.

de l'époque, Gambetta, Waldeck Rousseau, Poincaré, Clémenceau, Grévy, Poincaré, Jaurès, Blum. Tous ces hommes politiques étaient avocats (comme le quart des députés à l'époque). Pour eux, la pratique et la proximité de Cicéron étaient un motif de fierté et de reconnaissance entre soi.¹⁷

Cette classe d'avocats politiques, orateurs surentraînés, dreyfusards et fondateurs de la ligue des Droits de l'Homme, fera l'objet d'une haine inextinguible. Personne ne l'a mieux exprimée, au nom de l'extrême droite, que Drumont (1844 – 1917) dans la *France Juive* (1886) qui stigmatise

Les professeurs et les marchands de parole [...], le tribun flatteur de foule, révolutionnaire du langage, radical, socialiste, tout ce que l'on voudra [...], qui n'ont conservé qu'une chose de la Révolution, dont le sens leur est maintenant absolument étranger : la phraséologie solennelle, emphatique, la manie ou plutôt le maniement des grands mots abstraits : «Justice, Humanité, Lumière».¹⁸

Il ne serait pas difficile de retrouver le même registre lexical chez Mommsen :¹⁹

Cicéron, avocat libéral [...] Au fond n'appartenant à aucun parti, ou ce qui revient au même, fidèle au parti des intérêts matériels [...] [il est] un libéral que le droit a rendu sceptique et qui ne va pas au bout d'une possible conviction [...]. Conservateur notoirement trembleur, dûment compté parmi les girouettes politiques [appartenant à] l'ordre moyen [des] riches négociants, des riches propriétaires [où] l'on compte bon nombre d'affranchis ou de parvenus [...]. De conviction, de passion, Cicéron n'en a pas ; il n'est qu'un avocat.²⁰

1918, 1922 et 1933 : l'arrivée des dictatures influe sur l'image de Cicéron. Dans les milieux anglo-saxons des années 1930, la montée des périls fait naître l'idée d'un monde bipolaire : Cicéron contre César, contre Hitler, contre Mussolini, contre Staline. L'effet retour est saisissant pour l'image de César, qualifié de «classical Hitler».²¹ Ainsi, Henri-Irénée Marrou (1904 – 1977) actualise Cicéron dans une situation politique nouvelle :

L'échec de Giolitti et de Brüning justifie le comportement de Cicéron dans l'affaire de Catilina ; le culte rendu sous nos yeux à Mussolini éclaire le culte de rois hellénistiques et

¹⁷ Rousselot 2010, 82 – 84.

¹⁸ Drumont 1886, 11, 21.

¹⁹ Rousselot 2010, 85 – 86.

²⁰ Mommsen 1854, II, 116, 125, 131, 151, 404, 490 (traduit par Charles Alexandre)

²¹ Carr 1939, 509. Cf. également Shaull 1931, 270 : «One wonders what [Cicero] would think of Mussolini in his own beloved Italy or of the modern trend toward dictatorships in Europe!» ; Ullman 1935, 400 – 401 dresse un parallèle audacieux entre le parcours biographique et politique de César et ceux de Mussolini, d'Hitler, Staline et... Roosevelt. Autres apparitions de ce type de comparaison : Richards 1935.

de l'empereur romain, phénomène inconcevable dans l'Europe chrétienne, il y a une génération.²²

Loin d'être un intellectuel égaré politique, Cicéron devient le prototype de l'homme lucide et courageux en lutte contre le concept inventé par Mussolini : le totalitarisme. Dans son ouvrage paru en 1942, *This was Cicero, Modern politics in a Roman toga*, Henry Joseph Haskell (1874–1952) façonne un nouveau Cicéron, champion du combat démocratique.²³ Toujours en 1942, un autre ouvrage, d'une qualité très supérieure, est celui que Hartvig Frisch (1893–1950) a consacré aux derniers mois de Cicéron. Son introduction propose un nouveau programme de recherche :

Maintenant que nous sommes instruits de nouvelles expériences, que nous avons vu toutes les bénédictions de la liberté subverties qui, au XIX^e siècle, étaient reconnues comme allant de soi, même par la Réaction, il est naturel que le jugement porté sur Cicéron, le républicain et le parlementaire, le philosophe et le publiciste, fasse l'objet d'un examen renouvelé.²⁴

Il reste désormais à examiner l'accueil que les dictatures ont réservé à ce Cicéron préparé par plusieurs décennies de querelles.

3 Cicero sovieticus

Pendant que le duel entre Mommsen et Boissier faisait rage en Europe et aux États-Unis, la Russie n'avait pas une grande réputation académique.²⁵ Il s'agissait d'une erreur de perception due au fait que de nombreuses publications n'étaient pas traduites du russe. *Rossica sunt, non leguntur*.²⁶ Pourtant, dès 1830,

²² Marrou 1939, 21.

²³ Haskell 1942. Dans Haskell 1939, 170, il avait qualifié Catilina de bolchévique.

²⁴ Frisch 1942, 7 (traduit par nous). Hartvig Frisch est un universitaire ayant embrassé la carrière politique, sous la bannière sociale-démocrate. Son séjour en Italie dans le courant de 1920, et sa rencontre avec le fascisme naissant, lui laisse une impression déterminante pour la suite. Le programme politique de Frisch, qui a été ministre de l'éducation, ont toujours été inspirées par ses études des textes classiques. Il a également écrit *Cicero og Caesar* (Frisch 1946).

²⁵ Herbert A. Strong (1841–1918), dans un ouvrage paru en 1909, a des mots cruels : « [Russian] classical scholarship generally has been but a feeble and languishing product. At the present day [...] it is at a low ebb indeed, if that term be permissible in a case where the tides were never high » : Strong 1909, vii.

²⁶ Comme le rappelle avec amertume Rostovtzeff à propos de ses articles écrits en russe et que personne n'a jamais lus : Rostovtzeff 1926, 520, n.17.

un miracle se produit en silence qui mènera à l'Age d'Argent. A la veille de la Révolution d'Octobre, Moscou et surtout Saint-Petersbourg sont devenues des centres de philologie de haut niveau, illustrés par l'éclosion de savants de renommée mondiale comme Zieliński et Rostovtzeff. Pour comprendre la situation de Cicéron sous la dictature soviétique, il importe de mesurer la place qui fut la sienne durant cette période.

L'insurrection des décembristes en 1825 avait mis en lumière la fascination des élites pour l'Antiquité. L'admiration pour les prouesses des républicains romains était au centre du culte des martyrs qui anima cette génération d'insurgés et d'opposants à l'autocratie.²⁷ Ivan Matveevich Murav'ev-Apostol (1765 – 1851), écrivain et homme d'État réputé chanta les louanges de Cicéron, défenseur des libertés républicaines, «ennemi des rois», sauveur de Rome contre Catilina et résistant à César (Czar).²⁸ L'Arpinate était au centre de toute une poésie de résistance civile, comme chez le poète décembriste K. F. Ryleev (1795 – 1826) dont les poèmes *Au travailleur temporaire*, *Le courage civil*, *Le citoyen* invoquent les mânes de Cicéron, ou comme dans les poésies de Maksimilian Voloshin (1877 – 1932). La pièce la plus célèbre reste le poème que Fiodor Tyutchev (1803 – 1873) a consacré à Cicéron, héros sublime et malheureux, en 1829.²⁹ Cicéron est partout où souffle le vent de la liberté. Il n'est jusqu'à Gogol qui, comparant les Cosaques ukrainiens avec les paysans-soldats de la première Rome, épris de liberté et républicains, précise dans l'édition de 1835 de *Tarass Bulba*, que «certains d'entre eux avaient entendu parler de Cicéron et de la république romaine».³⁰

Entre 1850 et 1860, sous la direction d'intellectuels brillants, les questions relatives à la liberté individuelle, à la dignité humaine, à l'acquisition de la terre par les paysans sont un sujet majeur. Selon eux, la lutte de l'aristocratie avec la démocratie est le contenu entier de l'histoire. Peu à peu, le portrait de Cicéron en *Pater patriae* perd de son lustre. En 1842, Vissarion Belinsky (1811 – 1848), éminent critique littéraire, avait noté son «caractère insignifiant et mesquin» ; en 1857, Nikolaï Dobrolioubov (1836 – 1861) le considérait comme «un brillant sophiste» et Alexander Herzen (1812 – 1870) lui est ouvertement hostile tandis qu'Osip-Julian Senkovsky (1800 – 1858) se livre à des attaques virulentes contre lui ; Nikolaï Tchernychevski (1828 – 1889) se montrait plus indécis : «Cicéron était un homme bon (nous le supposons, bien que beaucoup en doute)».³¹ Cette

²⁷ Kalb 2010, 12 – 30.

²⁸ Matveevich Murav'ev-Apostol 1818.

²⁹ Traduit en anglais by Dewey 2014.

³⁰ Bojanowska 2007, 108 – 110.

³¹ Cités par Bugaeva 2010, 131 – 139 (traduit par nous).

distance prise avec l'Arpinate est due à une spécificité russe, appelée à prospérer : ce n'est plus à César qu'on l'oppose, mais à Catilina. Pour Dobrolyubov, il s'agit d'une personnalité remarquable et douée.³² Une particularité russe se fait jour : les intellectuels y sont moins à la recherche d'un sauveur de la république que d'un révolutionnaire. Cicéron en pâtit. Dans une Russie ravagée par les attentats nihilistes et les complots en tous genres, Salluste et Tacite deviennent des auteurs à succès, Catilina et Pison des modèles de réflexion. La confrontation entre Cicéron et Catilina, plutôt que face à César, avait séduit les historiens Babst (1823–1881)³³ et Klevanov (1826–1889)³⁴ dans leurs travaux sur Salluste. La non-violence inhérente à la pensée cicéronienne ne répond pas à toutes les attentes. Orlov, dont on a vu qu'il reproduit fidèlement les tics de langage glanés chez les auteurs occidentaux, en militant socialiste qu'il est, introduit une idée appelée à se développer dans la production russe ultérieure : Cicéron est victime de la société malade qu'il a défendue.³⁵

Les intellectuels entretenaient peu de relations avec le monde des philologues russes. Pourtant, les études classiques naissent dans les années 1830, avec les pionniers D. L. Kryukov (1809–1845), éminent spécialiste de Tacite et P. M. Leontyev (1822–1874). Cette Renaissance humaniste et universitaire fait apparaître plusieurs générations de savants, dont les ouvrages ne seront malheureusement jamais traduits ni diffusés.³⁶ Cicéron n'est pas en reste et de nombreux travaux attestent de l'intérêt qu'il représente pour la nouvelle communauté savante. Ainsi, en 1878, G. Ivanov (1826–1901) travaille sur l'art oratoire de Cicéron, Vekhov (1857–1919) sur le *De re publica* en 1881, Pokrovsky (1869–1942) sur la rhétorique judiciaire en 1905.³⁷ Pendant longtemps les Russes furent dépourvus d'éditions et de traductions de Cicéron.³⁸ A la fin du XIX^{ème} siècle, pourtant, la situation s'est inversée. Sans être complète, la bibliothèque cicéronienne se constitue en russe, soit dans des éditions savantes soit pour les

32 Ernest Romanovic von Stern (1859–1924), influent représentant de l'école allemande en Russie, s'y opposa et réfuta pied à pied toute tentative de réhabilitation de Catilina (Stern 1883).

33 Babst 1856. Selon Kalb 2010, 246, n. 24, Blok avait lu Babst.

34 Klevanov 1859.

35 Orlov 1888, 2.

36 Comme T. N. Granovsky (1813–1855), P. N. Kudryavtsev (1816–1858), I.K. Babst (1824–1881), S. Eshevsky (1829–1865), M. S. Kutorgi (1809–1886): Kuzishchina 1980, Frolov 2000.

37 Ivanov 1878 ; Vekhov 1881 ; Pokrovsky 1905–1906. A ces travaux qui seront encore utilisés dans les années 1970, il convient d'ajouter ceux d'Adrianov sur l'activité politique de Cicéron (1880), de Arkhangelsky (1887) et Vorontsov (1902) sur le *De officiis*, d'Ardashev sur la Correspondance (1890), de Kirichnsky sur la personne privée de Cicéron (1895), de Gordievich sur l'éthique (1899).

38 Zhikov 2009, 263.

livres de classe.³⁹ Partout se développaient des lycées classiques enseignant les langues anciennes, favorisant l'apparition d'un public attentif.⁴⁰

La «renaissance russe»⁴¹ des années 1900 – 1920 rend à Cicéron une place nouvelle et contradictoire, illustrée par Tadeusz Zieliński (1854 – 1944) et Alexander Blok (1880 – 1921). Aussi différents soient-ils l'un de l'autre, ils témoignent à la veille de la dictature de l'effervescence intellectuelle autour de Cicéron.

L'Arpinate tient une place particulière au sein des 800 travaux publiés de Zieliński.⁴² Fin expert de la prose cicéronienne, Zieliński avait été frappé de la variété des connaissances nécessaires pour comprendre un discours de Cicéron.⁴³ Au début des années 1890, il se lance dans la publication en russe des discours de Cicéron. L'édition, l'apparat critique et les notes lui reviennent, la traduction est confiée à Vasily Alekseev (1863 – 1919). Après dix ans de travail, le premier volume (1901) proposa au public russe des œuvres jusqu'à présent jamais traduites. La révolution brisa net ses ambitions, et le reste de son travail ne sera jamais publié.

Il publie en 1897 son célèbre ouvrage qui, pour des raisons éditoriales, est rédigé en allemand : *Cicero im Wandel der Jahrhunderte*.⁴⁴ Il s'agit de la première étude de réception écrite sur Cicéron, et la seule pendant de longues années. Au-

39 Ainsi, *Pro Roscio Amerino*, I. Rostovtseva (1869) et A. Klevanova (1876) ; *De Provinciis consularibus*, Fochta (1879) ; *Tusculanæ Disputationes*, Sadov (1886 – 1887) ; *Pro Milone*, Miroshnikova (1891), Protasov (1893) et Tsvetkova (1899) ; *De Oratore*, Korsh (1893, extraits) ; *De Natura Deorum*, Blazheevsky (1892 – 93) ; *Laelius*, Semenov (1893), *In Catilinam*, V. A. Alekseev, 1896 ; *Pro Archia*, L. Georgievsky et S. Manstein (commentaires de I.V. Netushila), 1912.

40 Mirovshchikova 2016, 164.

41 Cf. Pascal 1962, 13.

42 Sur Zieliński : Bryullov 1909, 71 – 76 ; Rostovtzeff 1914, 81 – 83 ; Rehm 1948, 155 – 157 ; Frolov 1999, 282 – 283 ; Belkin 2002.

43 Zieliński 1904, Zieliński 1913. Dans le premier, il étudia les clauses métriques des discours de Cicéron et dans le second, publié en 1913, il montra les régularités et le système rythmique de la prose de Cicéron. Grâce à ces travaux, il fonda un tout nouveau domaine d'étude, celle du rythme du discours en prose, sans lequel il est impossible d'apprécier la richesse du discours cicéronien, la beauté, l'humour, les sous-jacents, le rythme, la musique, la grandeur, les à-côtés, les banalités et les coups de maître. C'est ce qu'a bien identifié Rostovtzeff 1914 et qui se retrouve, quelques années plus tard chez Louis Laurand, son meilleur successeur (et critique).

44 Réédité, toujours en allemand, en 1912 et 1929. Les deux dernières éditions ont donné lieu à de nombreux amendements de l'auteur. En 1895, à l'occasion du 2000ème anniversaire de la naissance de Cicéron, Zieliński prononce une conférence devant la Société d'histoire à l'Université impériale de Saint-Petersbourg intitulée « Cicéron dans l'histoire de la culture européenne ». Elle fut publiée en 1896 dans *Vestnik Evropy*, une revue reconnue de tendance libérale : Zieliński, 1896. Ce texte sera repris en introduction du volume I^{er} des discours de Cicéron en 1901 dans une version intégrale et pleinement conforme au texte voulu par Zieliński. *Cicero im Wandel der Jahrhunderte* est son ultime transformation.

delà de la perspective nouvelle qu'il donne de Cicéron, il inaugure aussi le genre particulier des études de réception.⁴⁵ Dès 1898, Zieliński confère à Cicéron une épaisseur nouvelle. C'est grâce à Cicéron, écrit-il, que

Nous pouvons nous représenter l'humanisme antique comme un système d'éthique pratique et comme une vision du monde intégrale en lien direct avec la vie [...] peut-être que sans s'en rendre compte, sa créativité personnelle a joué et lui a permis de créer la philosophie romaine et avec elle toute la philosophie de l'occident romanisé.⁴⁶

La grande ambition du savant était de dépasser le seul renforcement de l'école philologique russe pour créer, au sein de la société, un humanisme russe. Il était fasciné par l'extraordinaire influence que Cicéron exerça en Europe, dès le moyen-âge et sans discontinuer. L'illustre professeur avait préparé une biographie politique de Cicéron à paraître dans le deuxième volume des *Discours* qui, malheureusement, ne sera pas publiée. L'esquisse de cette biographie figure dans l'article qu'il écrivit sur Cicéron dans l'encyclopédie *Brockhaus-Efron* et qui constitua à l'époque le meilleur écrit biographique en russe sur Cicéron.⁴⁷ L'admiration qu'il éprouve pour l'Arpinate est d'un nouveau type. Certes, le portrait qu'il en trace relève de la tradition libérale, mais Zieliński admire aussi chez Cicéron l'homme qui a su corriger toutes ses faiblesses par une volonté raisonnée d'apprentissage et d'auto-éducation permanente.⁴⁸

Pour Zieliński, Cicéron est sa propre œuvre, une création de soi-même, différente et meilleure que ce que la nature a donné, un homme transformé par l'étude et qu'anime une morale de l'amélioration permanente. Ayant terminé sa fresque sur la postérité de Cicéron avec la Révolution française, Zieliński marquait le peu d'intérêt que suscitait en lui la querelle cicéronienne du XIX^e siècle. Au fond de sa pensée, il ne pouvait s'agir que d'une parenthèse due à l'école allemande, qui avait donné le primat aux études grecques et s'était installée dans un esprit prussien du culte de la force. Cicéron, écrit-il, est trop complexe pour la critique allemande. Selon lui, Drumman et Mommsen se contentaient de

⁴⁵ La première phrase de l'ouvrage est une profession de foi : Cicéron «fait partie des personnalités culturelles au sens plénier du terme dont la véritable biographie ne commence qu'au jour de leur mort (traduit par nous)».

⁴⁶ Zieliński 1898, 200 (traduit par nous).

⁴⁷ Zieliński, 1903, 254–256.

⁴⁸ Zieliński 1903, 255 : «Cicéron n'est pas une personnalité simple et entière, mais clairement double : chez lui, les qualités innées se chevauchent avec celles développées par l'étude [...]. C'est cette dualité qui a privé Cicéron de son vivant de la force d'impulsion et de décision qui est le propre des natures simples et solides ; c'est elle aussi qui fait de lui un sujet d'étude passionnant et qui conforte son influence après la mort» (traduit par nous).

recycler une vieille et fausse monnaie qui datait de l'Antiquité, du cercle de Pollion, des rhéteurs et de Dion Cassius, des œuvres de circonstances et des joutes oratoires nécessairement excessives. Zieliński pensait que le début du XX^{ème} siècle allait inéluctablement rendre à Cicéron sa juste place, seul vrai père fondateur d'une culture mondiale que Zieliński appelait de ses vœux.⁴⁹

Zieliński resta un homme déçu. Non seulement sa biographie et la collection des discours ne furent jamais publiées, mais *Cicero im Wandel der Jahrhunderte* ne fut jamais traduit en russe, contre tous ses espoirs.⁵⁰ Pire encore, l'atmosphère de la révolution d'octobre charriait un fort sentiment anti européen. L'ouvrage de Zieliński, chant en l'honneur de l'esprit de la culture européenne, est arrivé trop tard ou trop tôt.

C'est en dehors de la sphère savante que Cicéron est saisi par la révolution de 1917. Un texte particulièrement intéressant du poète Alexander Blok, écrit en 1918,⁵¹ s'empare de Cicéron et entreprend sa liquidation. L'ouvrage, très enlevé, représente le courant de pensée des jeunes intellectuels russes du tout début de la révolution : l'adhésion au bolchévisme s'appuie sur un élan romantique et mystique. Pour Blok, Catilina, saint patron de la Garde Rouge, symbolise le «bolchévisme romain», et la révolution permanente. Cicéron est un *koulak*, le traître à la classe populaire. Il faut s'en débarrasser :

Le Moyen-Âge a suffoqué sur la philosophie exposée par Cicéron. Le peuple a bu cette eau fétide jusqu'à ce que la Renaissance ne découvre les eaux vives de la vie. Les élèves des pays civilisés, y compris, comme chacun sait, les élèves russes, ont perdu leur temps sur les compositions de Cicéron.

Blok ne partait pas de rien en érigeant Catilina au rang de protagoniste majeur. La pièce d'Ibsen (1828–1906) sur Catilina,⁵² les écrits du socialiste Edward Spencer Beesly (1831–1915),⁵³ et plus tard les textes des marxistes Rosenberg (1889–1943) et Marchesi (1878–1957) attestent, en littérature comme dans les textes académiques, de l'existence d'un Catilina héroïque et défenseur du peuple. Le point de vue Blok est excitant pour l'esprit. Certes, il ne répond pas aux exigences du travail académique. Contre l'avis des philologues, «incapables de

⁴⁹ Kuzishchina 1980, 67.

⁵⁰ Belkin 2002, 368.

⁵¹ Blok 1919 (traduit par Jacques Michaut).

⁵² Ibsen 1850 (première représentation en décembre 1881 à Stockholm). Il y a tout lieu de penser que Blok ne connaissait pas la pièce de Ben Johnson ni celle d'Alexandre Dumas, sur le même personnage.

⁵³ Beesly 1865, qui avait impressionné Karl Marx. Il est difficile d'établir avec précision de quels textes antérieurs Blok s'est inspiré : Cf. Poznanski 1982 ; Barta 1995 ; Kalb 2000.

rendre justice à Catilina,» il se livre surtout à une méditation enjouée qui actualise Rome dans la Russie de 1918. Il compare avec allégresse Salluste à un «bureaucrate offensé», Catilina à un «révolutionnaire romain» et Cicéron est ramené à l'état «d'intellectuel impotent» ou «d'avocat de second rang». Dans la déliquescence républicaine, Catilina est le seul ennemi digne de l'oligarchie, et non César.⁵⁴ Sur ce point, Blok est à l'opposé de Mommsen. Derrière l'attaque contre l'Arpinate, subsistent de rares éléments positifs. Non seulement, Cicéron n'a jamais cédé au militarisme, mais il

Raisonnait de façon plus conséquente ; non pas parce qu'il était supérieur à bien des intellectuels russes d'aujourd'hui – des Cicéron nous en avons – mais peut-être parce que Rome ayant depuis quatre siècles un gouvernement républicain, son *intelligentzia*, dont le développement avait été naturel, ne se sentait pas déracinée ; elle ne s'était pas comme la nôtre, déchirée dans des luttes sans fin avec une espèce de demi-réalité stupide, aussi stupide que peut l'être la bureaucratie [russe].⁵⁵

Après Blok, la présence de Cicéron s'éteint. Il disparaît des textes russes et désormais soviétiques. Cela s'explique par l'animosité du gouvernement bolchévique pour l'antiquité classique. Dès 1918, le grec et le latin disparaissent de l'enseignement secondaire.⁵⁶ La doxa soviétique, celle de Lénine tout d'abord, puis celle de Staline, si prompt à vouloir rivaliser avec l'Occident dans le domaine du savoir, considérait les études classiques comme le marqueur social des élites de Saint-Petersbourg ou de la révolution des petits bourgeois de 1905, milieux dont Th. Zieliński et M. I. Rostovtzeff, fervents cicéroniens, étaient le pur produit.⁵⁷ Sans distinction, les savants sont condamnés à l'exil (Zieliński, Vipper, Rostovtzeff) à la persécution (Buzeskul et Zhebelev) ou au Goulag (Dovatur, Krueger, Beneshevich).⁵⁸ Alexander Blok, grand admirateur de Zieliński, meurt

⁵⁴ Cf. Greco 2015, 233.

⁵⁵ Blok 1919 (1974), 378 (traduit par Jacques Michaud).

⁵⁶ Gamalova 2012, 39.

⁵⁷ T. Zieliński fut le professeur de Rostovtzeff à Saint-Petersbourg. Le disciple en conserva une affection particulière pour Cicéron. Du fond de son exil, Rostovtzeff publie en 1918 un petit ouvrage, *Rozhdenie rimskoi imperii*, dans lequel il reconnaît que la situation révolutionnaire au temps des guerres civiles à Rome doit beaucoup à celle que connaît la Russie. Il compare les *populares* aux «*prolétariens*», Lénine et Trotsky à Catilina ou Clodius, et Kerensky à Cicéron, lequel reste pour lui «*totalelement moderne*» et «*le meilleur homme de son temps*» : Rostovtzeff 1927, 5 et 16 ; Wes 1990, 43.

⁵⁸ Frolov 1999, 280 et suiv. ; Heller 1979 ; Perchenok 1995.

misérablement en 1921 après que Lénine a refusé qu'il aille se faire soigner en Finlande.⁵⁹

De 1917 à 1934, les directives sont fixées : il faut créer l'école historique marxiste et éliminer toute trace de recherche bourgeoise. Sous la houlette de Mikhail Pokrovsky (1868–1932), fondateur en 1925 de la Société des historiens marxistes, les «grands hommes» disparaissent du discours historiographique. Les facultés historico-philologiques sont transformées en facultés des sciences sociales. Beaucoup de « vieux professeurs » en sont évincés.⁶⁰ L'antiquité est perçue par les autorités soviétiques comme élitiste et il faut, pour reprendre les termes d'Alexander Mishulin (1901–1948), «nettoyer les écuries d'Augias».⁶¹ Le résultat est là : il n'y a plus aucune monographie sur Cicéron. Il peut se passer plusieurs années sans qu'il apparaisse dans un texte. Tout au plus, est-il mentionné dans la Grande Encyclopédie Soviétique comme «politicien sans scrupules».⁶² Le dictateur lui-même ne donne guère d'orientation. Staline n'avait aucune culture littéraire et n'a jamais cité un seul auteur, toute époque confondue, à l'exception de Lénine.⁶³ Un mot de lui suffira cependant à orienter les recherches des antiquisants durant plusieurs décennies. Lors du XVII^{ème} Congrès du Parti, en 1933, il proclame que «la révolution des esclaves liquida les pro-

59 Zieliński représente à lui seul tous les malheurs de la philologie russe frappée de plein fouet par la révolution. Parti en exil en 1916, il doit revenir régulièrement donner des cours confidentiels en Russie, afin de préserver sa fille gardée en otage et arrêtée deux fois. Son gendre, Vladimir Benechevitch, érudit byzantinologue, sera assassiné par le NKVD en 1938. De même, son fils Adrian Piotrovski (1898–1937), latiniste et helléniste, traducteur de Catulle, Aristophane et Eschyle, fut fusillé par les communistes en 1937. Son disciple Boris Warneke (1874–1944) meurt en prison à la fin de la guerre.

60 Mirovshchikova 2016, 165–166.

61 Mishulin 1938 (traduit par nous) : «L'histoire ancienne reste pour l'essentiel entre les mains des anciens historiens de formation bourgeoise qui, non seulement ne voulaient pas apprendre la méthode marxiste, mais ont ouvertement évité de citer les noms mêmes de Marx et Engels dans leurs écrits. La jeune science historique marxiste a dû nettoyer les Ecuries d'Augias de l'histoire bourgeoise. Prenez des forces et engagez-vous au combat pour l'application de la méthode marxiste à la recherche sur l'histoire ancienne !».

62 Bol'shaya Sovetskaya Entsiklopediya, Moscow, 1934, vol. 60, 765–766. Cette production des années 1930 ne tient pas compte que Marx connaissait très bien Cicéron, comme le montre sa thèse de philosophie, Engels avait une sorte de tendresse pour lui. Dans une lettre à Karl Marx du 17 mars 1851, il déclare lire la Correspondance de Cicéron afin de mieux étudier le règne de Louis Philippe et la corruption du Directoire : «une chronique scandaleuse tout en gaité. Cicéron n'a vraiment pas de prix ». Et d'ajouter : «Depuis que le monde est monde, il n'a pas été possible, au classement des respectabilités, de trouver plus magnifique canaille. Je prendrai comme il se doit des extraits de ce charmant ouvrage» (éd. Cohen 2010, 316 ; traduit par nous).

63 Souvarine 1940, 4.

priétaires d'esclaves et scella l'abolition de l'esclavage comme forme d'exploitation des travailleurs ». ⁶⁴ Cette petite phrase suffit à créer dans le monde des antiquisants un point de ralliement majeur : Spartacus. ⁶⁵ Ce personnage, et avec lui la lutte des esclaves contre leur maîtres, première épure de la lutte des classes, ⁶⁶ éclipa tous les autres.

De gré ou de force, les meilleurs esprits de cette génération marquent une distance nouvelle avec Cicéron. Robert Vipper (1859–1954), dans ses *Essais sur l'histoire de l'Empire romain*, publiés pour la première fois en 1908, dresse, à son retour d'exil, un portrait mitigé de Cicéron dans l'édition de 1923. Bien que démocrate dans le début de sa carrière et étranger au militarisme de Sylla et de ses suiveurs, Cicéron manquait de courage et de certitude. Ses aspirations monarchiques apparaissent dans le *De re publica* où il se montre partisan d'une «république passive» dans laquelle la *res populi* est une donnée fictive. Par ailleurs, ajoute Vipper, Cicéron se rêvait en «président de la république». ⁶⁷ Dix ans plus tard, V. Sergeev (1883–1941), lauréat du prix Staline, en réécrivant l'histoire de la chute de la République au canon du matérialisme historique, achève de travestir Cicéron comme parangon de la classe capitaliste. Son ouvrage est caractéristique d'une historiographie à la dérive : les platitudes succèdent aux audaces (l'empire romain est un régime féodal), pour ne rien dire des graves anomalies (*Contra Verrem* au lieu de *In Verrem*, *De bello Jugurthino* au lieu de *Bellum Iugurthinum*). ⁶⁸ Sofya Protasova (1878–1946) sauve l'honneur, du fond de la Sibérie, dans un essai sur le *De re publica*, et estime que le terme de *rector* n'a pas de valeur juridique ou institutionnel, mais renvoie plutôt à un modèle de comportement, celui du bon citoyen. ⁶⁹

Cependant, les latinistes se taisent mais n'oublient pas. Fedor Petrovsky (1890–1978) ou Aristide Dovatur (1897–1982), durent attendre leur retour du

⁶⁴ Mishulin 1938 (traduit par nous).

⁶⁵ Déjà Marx le considérait comme l'homme le plus remarquable de toute l'histoire ancienne : Lettre à Engels du 27 février 1861 (Cohen 1985, 26). Lénine fut le premier à fixer une norme intangible : le seul grand homme de l'Antiquité fut Spartacus. La création du mouvement spartakiste en Allemagne, l'opéra de Katchaturian, la diffusion du prénom Spartak, autant de signes puissants qui faisaient de l'esclave révolté le héros du prolétariat antique et le grand homme de l'histoire de Rome. L'ouvrage d'Alexandre Mishulin sur l'insurrection de Spartacus (1936) devint l'ouvrage de référence : Cf. Rubinsohn 1983 et 1987 ; Kuzishchina 1980, 348.

⁶⁶ Mirovshchikova 2016, 164 ; Irmscher 1983.

⁶⁷ Vipper 1923, 210.

⁶⁸ Sergeev 1938.

⁶⁹ Protasova 1927.

Goulag et le Dégel pour reprendre leurs travaux sur Cicéron.⁷⁰ Les souvenirs des uns et des autres témoignent de cette dure période. Ainsi Vasily Rudich dans ses mémoires :

je me souviens non sans nostalgie les longues heures de débats passionnés dans la petite cuisine de l'un d'entre nous sur ce que signifiait d'être un dissident ou un savant.⁷¹

Tatyana Bobrovnikova, dans l'essai historique qu'elle a récemment consacré à Cicéron, rappelle comment son grand-père, Grigory Bashmakov, éminent juriste né en 1895, après un exil sibérien de plusieurs années (1917–1932), avait formé autour de lui un cercle de jeunes gens qui venaient l'écouter parler de Cicéron :

Je me souviens que lorsque j'étais petite fille, il parlait de la mort de Cicéron d'une voix tremblante. Cicéron était pour lui un ami proche, comme un frère mort durant la guerre civile.⁷²

Les études cicéroniennes se poursuivirent dans le plus grand silence et dans une sorte de clandestinité, non sans une certaine efficacité.⁷³ La meilleure preuve en est donnée par les travaux qui seront publiés après la guerre. En effet, à la fin de sa vie, et sans que l'on sache pourquoi, Staline décide de desserrer l'étau sur les études grecques et latines. Il est désormais possible de s'intéresser à Cicéron sans risque. La réaction du milieu académique ne tarde pas. En 1947, Iosif Tronsky (1897–1979)⁷⁴ publie son *Histoire de la littérature antique*. Les dix pages qu'il consacre à Cicéron sont la synthèse du peu qui l'a précédé et forment son

70 Fedor Petrovsky, philologue et professeur de langues anciennes, fut arrêté en mai 1925 pour la première fois sans inculpation. A nouveau arrêté en octobre 1929 en tant que «membre du groupe antisoviétique de l'Académie d'État des sciences artistiques (GAKHN)». Il fut condamné au Goulag. Réintégré, il traduit le *Songe de Scipion* et écrit un essai sur Cicéron en 1958 (*Vues littéraires et esthétiques de Cicéron*, Cicéron, Collection d'articles. Moscou, maison d'édition de l'Académie des sciences de l'URSS, 1958 : <http://www.sno.pro1.ru/lib/ciceron/6.htm>). Aristide Dovatur participera à la première édition des *Ad familiares*, après cinq ans d'exil et dix années de prison. Frolov 1999, 478–488 (cet ouvrage est dédié à sa mémoire).

71 Rudich 1993, XIII (traduit par nous).

72 Bobrovnikova 2017, 4 (traduit par nous).

73 Sur l'atmosphère clandestine des études classiques sous Staline : Davidson 2009, 16–21.

74 Iosif Tronsky, de son vrai nom Trotsky, avait commencé sa carrière universitaire avec un mémoire sur Cicéron et les œuvres d'art (1918). Après avoir passé de longues années sans salaire, son *Histoire de la littérature antique*, d'abord présentée comme une thèse en 1941, lui vaut d'être considéré comme une voix autorisée du régime, avant et après le Dégel. Son livre sera traduit dans une douzaine de langues et six fois réédité, jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle.

portrait officiel pour près de vingt ans. Cicéron est avant tout un écrivain et à ce titre mérite une forme de respect.

Cicéron est le plus grand maître de l'éloquence et ses œuvres se sont révélées fondamentales pour tout le développement ultérieur de la prose latine [...] Aucun ancien écrivain romain n'a eu autant de poids dans l'histoire de la culture européenne que Cicéron [...]. Une des personnes les plus instruites de son époque, [Cicéron] n'était pas un penseur indépendant et il ne s'attribuait pas lui-même une originalité philosophique.⁷⁵

Au plan idéologique, il est peu conforme à l'idéal socialiste. En dépit de son «flirt» avec le parti démocratique au début de sa carrière,

Cicéron n'était en aucun cas un démocrate [...]. Le principe de l'inviolabilité de la propriété privée est mis en exergue [dans le *De re publica*] avec une intensité particulière « [Par ailleurs,] le rôle personnel de Cicéron dans les événements de son consulat est extrêmement exagéré par lui-même [...] Dans ses activités politiques, Cicéron était malchanceux et myope [...] Indécis aux moments les plus cruciaux, immensément prétentieux et se prêtant facilement à des humeurs éphémères, il a souvent perdu le sens de la réalité politique et prenait mal la mesure des hommes.⁷⁶

Dès 1948, sous la direction de V. O. Gorenstein, un groupe de latinistes publient, dans un tirage confidentiel, la première édition complète en russe des Lettres *Ad familiares* dans les éditions de l'Académie des Sciences.⁷⁷ Dans la préface, l'académicien Ivan Tolstoï (1880–1954), de retour du Goulag,⁷⁸ se félicite de pouvoir donner «aux étudiants russes, aux diplômés, aux scientifiques et à un cercle plus large de l'intelligentsia soviétique une traduction en russe des lettres de Cicéron». Il trace néanmoins un portrait de Cicéron conforme au canon soviétique :

75 Tronsky 1947, 327 ; 338 ; 333 (traduit par nous).

76 Tronsky 1947, 330 ; 33 ; 331 ; 332 (traduit par nous).

77 Gorenstein 1949. Les Lettres seront publiées en 3 volumes, 1949 et 1950, avec le concours de Kovalev, Tolstoï et Dovatur. Gorenstein a par la suite été un des grands héros de la cause cicéronienne durant le Dégel, période durant laquelle il a traduit un grand nombre d'œuvres de l'Arpinate.

78 Ivan Ivanovich Tolstoï (1880–1954), philologue, spécialiste de la littérature et de la langue grecques anciennes, fils du ministre de l'Éducation, le comte I. I. Tolstoy. Il est diplômé du gymnase historico-philologique et de l'Université de Saint-Petersbourg en 1903. Responsable du département numismatique de l'Ermitage, il est arrêté dans les années 1930 et enfermé dans un cachot. Réintégré en 1939, membre de l'Académie des sciences de l'URSS depuis 1946.

Représentant typique de la classe moyenne des chevaliers, Cicéron se distinguait, dans sa pratique politique, par son instabilité, son incohérence et son indécision. Ses opinions politiques étaient partielles et sans originalité.⁷⁹

Dans la notice biographique, Sergèï Kovalev (1886 – 1960), de retour de prison,⁸⁰ reprend les mêmes contours d'un Cicéron grand littéraire et piètre politique, d'un immense orateur et d'un faux philosophe. Cet ouvrage, en dépit de ses lacunes, est une grande victoire pour les cicéroniens soviétiques. Les notes en bas de page témoignent discrètement de leur émancipation : ni Marx ni Lénine ne sont cités et Spartacus est absent. Cependant, son niveau scientifique est sommaire pour ne pas dire indigent. Les mêmes notes en bas de page montrent que les auteurs ne savent rien ou presque de ce qui s'est écrit sur Cicéron depuis 1920. La traduction de Gorenstein est hésitante sur bien des points.⁸¹ La même année, Tronsky publie une étude sur le *De re publica*, dans laquelle le *rector* est présenté comme un auto-portrait.⁸²

Le dictateur meurt en 1953 et avec lui la pure dictature qui a coûté tant de sang et de douleur à la communauté des antiquisants. Il n'aura pas pu maintenir Cicéron dans un silence absolu, comme le montre, à la fin de son règne, la publication des *Lettres*. Ici s'arrête notre survol, car la période du Dégel, inaugurée par Kroutchev en 1956, libère les énergies jusque-là muselées ;⁸³ certes, la dure période de l'*homo sovieticus* allait durer encore quelques décennies. Mais la dureté du régime post-stalinien ne fut pas comparable à celle de la terreur stalinienne. Le carcan saute : les références aux travaux extérieurs sont autorisées et les ouvrages soviétiques doivent être connus à l'étranger. Toute une école cicéronienne se reconstitue peu à peu, autour de Mariya Grabar-Passek (1893 – 1975), puis de Sergueï Utchenko (1908 – 1976). La première biographie de bon niveau est donnée par Grabar-Passek dans le premier volume de l'Histoire de la

⁷⁹ In Gorenstein 1949, 385 (traduit par nous).

⁸⁰ Kovalev fut l'un des historiens de l'antiquité les plus respectés de la période soviétique. Mathématicien d'origine, il fait ses débuts à l'Université de Saint-Petersbourg en 1910 à la faculté de philologie. Sa carrière mouvementée le conduisit à enseigner dans l'Armée rouge puis à la direction du département d'histoire de l'Antiquité de l'université de Léninegrad de 1934 à 1956 puis du musée d'histoire de la religion et de l'athéisme de l'Académie des sciences de l'URSS. Il a été arrêté en octobre 1938 pour complot Menchevik, avec plusieurs autres historiens. Torturé, il dut faire des aveux forcés. Il fut libéré en 1940. Son histoire de Rome est restée fameuse jusqu'au début des années 2000 : Frolov 1986, 3 – 16.

⁸¹ Cf. la recension de Grabar-Passek 1950.

⁸² Tronsky 1949.

⁸³ Cf. XX^e congrès du Parti Communiste (« Surmonter le culte de la personnalité et ses conséquences »).

littérature romaine parue en 1958 puis en 1962 dans l'édition des *Discours*,⁸⁴ suivie 15 ans plus tard par celle, traduite en italien et en allemand par les services soviétiques de propagande, de Sergueï Utchenko.⁸⁵ Grâce à ces deux auteurs et à bien d'autres, Cicéron renaît avec le Dégel. Utchenko retrouve les accents de Zieliński, qu'il connaît bien. L'Arpinate fait partie des «compagnons éternels de l'humanité» ; il n'a «rien d'antique» et «il a vécu deux mille ans».⁸⁶

4 Cicéron et la « romanità » fasciste

Une rumeur a longtemps circulé selon laquelle l'absence de statue de Cicéron à Arpino était due à une interdiction de Mussolini.⁸⁷ De cette fausse nouvelle, nous tirons deux faits objectifs : le premier est que Cicéron était *persona non grata* sous le régime fasciste ; la vindicte supposée de Mussolini montre que l'Arpinate était un gêneur. Cette ancienne *fake news* nous apprend autre chose : une telle interdiction ne s'est pas produite car elle était impossible. En Italie, Cicéron est une gloire nationale. La dictature ne pourra faire amnésie sur lui.

Le fascisme, comme le rappelle son nom, s'est autocentré sur une nouvelle vision de Rome, une romanité (*romanità*) dont il fit sa «garde robe».⁸⁸ Il s'est présenté explicitement comme un nouveau *Risorgimento* faisant rupture avec la Vieille Italie, celle des socialistes, rendus coupables de la défaite de Caporetto et de tous les désordres sociaux ayant suivi la guerre. Cette *romanità* concerne moins le littéraire que l'homme d'action. Pour le fascisme, le philologue n'est pas un héros. La Rome du discours fasciste est moins une occasion de célébrer un passé glorieux que de construire le présent et même l'avenir. Personne ne le dit mieux que Mussolini dans une totale actualisation du passé :

Pour le peuple italien, tout est éternel et contemporain. Pour nous, c'est hier que César a été assassiné. Ceci est propre au peuple italien, c'est quelque chose qu'aucun autre peuple ne

⁸⁴ Grabar-Passek 1962.

⁸⁵ Utchenko 1972. L'ouvrage est assez bavard. Bataillant avec la théorie de la révolution sociale chez Engels, puis retraçant l'histoire de l'esclavage, de l'agriculture et de la lutte des classes depuis l'arrivée d'Énée sur les côtes italiennes, il faut attendre la page 60 pour s'intéresser à Cicéron.

⁸⁶ Utchenko 1972, 2.

⁸⁷ Andreotti 2008. La statue de Cicéron sera finalement érigée en 1957. Sur la volonté d'ériger une statue à Arpino en réaction à Mommsen, dès 1873 cf. Croce 1946, 64.

⁸⁸ Selon l'expression juste de Nelis 2007b, 988 qui montre bien le caractère esthétique, symbolique et ostentatoire de cette romanité.

possède à une telle échelle⁸⁹ [...] L'esprit immortel de Rome, pour l'essentiel, resurgit dans le fascisme. Romain est le militant, romaine est notre organisation de combat, romains sont notre honneur et notre courage. *Civis romanus sum*.⁹⁰

Civis romanus sum est sans doute la seule allusion à Cicéron que l'on puisse isoler dans les discours de Mussolini.⁹¹ Car dans cette construction de la Nouvelle Rome, Cicéron ne sera jamais invité. Les seules gloires qui ont été officiellement célébrées furent Virgile, Horace et Auguste. Les circonstances s'y prêtaient du fait de leur bimillénaire.⁹² Auguste, héros classique officiel du fascisme, fut, pour les idéologues du régime, l'occasion d'un effet miroir avec Mussolini. En 1937, Giuseppe Bottai (1895–1959) dans une conférence donnée à l'*Istituto di Studi Romani* dit les choses simplement : «l'âge d'Auguste» annonce «l'âge de Mussolini». Avec l'un et l'autre, l'Italie recouvre son identité et rompt définitivement avec la république malade.⁹³ Cependant, l'analyse des textes de propagande ou des *opera omnia* du *Duce* montre que le vrai modèle mussolinien fut Jules César, à l'origine d'une immense production savante, vulgarisatrice ou artistique.⁹⁴ L'histoire de Rome commençait pour les uns aux Ides de mars, pour les autres au sacre d'Auguste.⁹⁵ Dès lors, Cicéron était hors du champ de vision de la *romanità*. Les intellectuels, les artistes, les universitaires furent mobilisés

89 Cité dans Nelis 2007a, 396 (traduit par nous).

90 Mussolini 1922, 1 (traduit par nous).

91 La formule *civis romanus sum* reprend les termes de l'infortuné Gavius dans Cic. *suppl.* 25.61–63. Il peut s'agir également d'une référence à Liv. 2.12.9–14 ou encore à Paul de Tarse, act. 22.27. Il y a une forte possibilité pour que cette formule, si souvent répétée au lycée, soit un simple souvenir déconnecté de son auteur. Sur la culture classique de Mussolini, cf. Nelis 2007a, 396: «his knowledge of classical Rome was very narrow and influenced by eighteenth-century Enlightenment and nineteenth-century revolutionary thinking. The writings of Theodor Mommsen, himself from the conservative wing in German philology, seem to have been one of his main sources», Jules César est le personnage qui revient le plus souvent dans ses écrits et discours. Cf. également De Felice 1975, 12 qui montre bien que la culture classique de Mussolini est souvent celle de... ses biographes.

92 Respectivement Virgile (1930), Horace (1935) et surtout Auguste (1937–1938). Cf. sur Virgile : Faber 1983 ; Canfora 1985 ; Sur Horace : Citti 1992 ; Cagnetta 1998. Sur Auguste : Schumacher 1988 ; Cagnetta 1976 ; Wilkins 2005.

93 Bottai 1937.

94 Ludwig 1932, 67 et 210. Nelis, 2007b, 1003. En octobre 1922, Mussolini déclare : «Le meurtre de César est une disgrâce pour l'humanité. J'aime César. Il a été le seul qui a su unifier la volonté du guerrier au génie de la sagesse» : Nelis 2007a, 406.

95 Voir un mélange des deux : Balbo 1937 soutient que le *Duce* est un mélange de César et Auguste. Cf. Lepore 1989 et Mazza 2017.

pour accompagner cette nouvelle renaissance.⁹⁶ La réforme de l'éducation supérieure menée en 1923 par Gentile (1875–1944) aboutit à la suppression des cours de rhétorique, dont il se méfie et qui est la marque des *letterati* de la Vieille Italie. Il avait prévenu les instituteurs de Trieste en 1919 :

La lourde tradition classique des exercices de rhétorique pèse sur nos épaules ; mais dans la période de la renaissance morale et politique de notre nation, nous n'avons pas manqué de proclamer avec énergie la nécessité de nous en libérer : de la libération de la rhétorique, le fléau de la littérature italienne et de l'âme [...] Nous lisons toujours Cicéron ; mais corrigeons sa redondance avec les nerfs de Tacite.⁹⁷

Comme en Allemagne, Tacite l'emporte sur Cicéron. On observe dans ce manifeste que Cicéron n'est pas oublié mais il est explicitement minoré. Pire, il représente un danger, celui du bavardage et du manque de nerf. Contrairement à Virgile, Horace et Auguste, travestis pour l'occasion, Cicéron ne portera jamais de chemise noire. Pour beaucoup, il est un contre révolutionnaire. Pour Luigi Pareti (1885–1962) qui, à défaut d'être fasciste déclaré, se situe dans l'air du temps, Cicéron représente l'oligarchie bourgeoise réactionnaire et Catilina la voie de la révolution sociale :

Cicéron n'est pas autre chose qu'un myope stipendié par la faction des ploutocrates : prêt à toute ruse, à tout blanchiment illégal, à toute violence, pourvu qu'elle n'implique pas sa seule responsabilité, contre les démocrates, ses adversaires.⁹⁸

Chez les socialistes italiens, mais aussi pour la branche socialisante du fascisme, Catilina recueille tous les suffrages, comme l'avait pressenti Blok.⁹⁹ Chez les socialistes, Mario Trozzi (1887–1932), dans son essai de 1924,¹⁰⁰ reproche à Cicéron d'être le héraut de l'oligarchie réactionnaire et capitaliste. Nicola Critini, le meilleur spécialiste de la postérité de Catilina, remarque avec justesse que le discours socialiste de Trozzi est fondamentalement le même que celui des fascistes, qu'il combattait pourtant.¹⁰¹ Les anti-catiliniens comme Emilio Balbo

⁹⁶ Sur le rôle et les affinités politiques des classicistes sous le régime : Cagnetta 1979 ; Canfora 1976 ; Nelis, 2007b.

⁹⁷ Cité et traduit dans Lanfranchi 2006, 37.

⁹⁸ Pareti 1934, 177 (traduit par nous).

⁹⁹ Chez les socialistes italiens, voir notamment le latiniste Concetto Marchesi (1878–1957) ou l'historien Eugenio Manni (1910–1989). Cf. Manni 1939, 49 qui trouve le programme de Catilina « sympathique » et propre à défendre les intérêts du peuple. Cicéron est maltraité.

¹⁰⁰ Trozzi 1924. On retrouve la même critique de Cicéron dans *La rivolta di Catilina* de Amato, publié en 1934.

¹⁰¹ Critini 1968, 117, n. 40.

(1896 – 1940), un fasciste de stricte obédience, qui publie son ouvrage enflammé de 1929, *Catilina nel giudizio della critica demagogica*, ne prend pas la défense de Cicéron mais plutôt celle du fascisme, authentique ennemi de l'anarchie marxiste de Catilina.

Cicéron n'en reste pas moins une référence minimale de la *romanità*. Marcello Piacentini (1881 – 1960), l'illustre architecte du régime, a souvent placé des citations de Cicéron sur les murs de ses constructions. Le professeur de littérature latine Vincenzo Ussani (1870 – 1952) s'était fait une spécialité de choisir de belles citations pour le marbre des monuments.¹⁰² Cicéron, certes opposant de Jules César, était aussi le défenseur des mœurs anciennes et un inépuisable trésor de citations, quitte à ce que certaines d'entre elles soient de «belles infidèles».¹⁰³

L'exécution sommaire de Cicéron¹⁰⁴ par Mommsen avait jeté la stupeur dans les milieux littéraires italiens. La riposte fut tardive mais cinglante, par exemple avec l'*Apologia di Cicerone contro Teodoro Mommsen* de Michele Messina en 1878.¹⁰⁵ Cet ouvrage et de nombreux autres furent travaillés par une sorte de vexation.¹⁰⁶ Comment accepter la domination allemande sur les questions cicéroniennes ? Et, de plus, comment réagir à l'entreprise destructrice issue des travaux de Drumann et Mommsen ? Les deux questions vont ensemble. Le sentiment que Mommsen avait posé la prééminence de l'Allemagne sur l'Italie faisait naître un mélange de révérence et d'irritation sous une forme obsessionnelle.¹⁰⁷ L'émulation sinon la compétition ouverte entre les deux pays imprégna toute la littérature savante italienne de l'époque. Il faudra attendre 1926 et le premier volume de la biographie de Ciaceri, sur laquelle nous allons revenir, pour que la rupture avec Mommsen et Drumann soit consommée.

C'est surtout à Guglielmo Ferrero (1871 – 1942), auteur particulièrement influent au début du siècle, que revient le mérite de tracer un portrait nuancé et nouveau de Cicéron. Dans *Grandeur et décadence de Rome*, publié en 1907, il adopte un modèle d'écriture et de composition très proche de celui de la *Römische Geschichte* de Mommsen, mais l'intention est d'en renverser le sens : César ne fut pas un grand homme d'État mais un révolutionnaire démagogue. Auguste, quant à lui, loin d'être le médiocre héritier de César, fut le restaurateur des vertus républicaines et réalisa sur terre ce que Ferrero appelle «l'utopie du

¹⁰² Marcello/Gwynne 2015.

¹⁰³ Gamberale 2011 a montré qu'il s'agit souvent de collages de plusieurs textes.

¹⁰⁴ Pour reprendre l'expression de Paratore 1959, 121.

¹⁰⁵ Messina 1878. Cf. Croce 1946, 64.

¹⁰⁶ Débat déjà ancien, ouvert en 1848 par Vincenzo Gioberti (1801 – 1852) : Gioberti 1848, 254.

¹⁰⁷ Croce 1946, 67. Cf. par exemple, Costa 1905, 22 – 25.

De republica» de Cicéron. Cette thèse eut un grand retentissement et une longue postérité. Il est sans doute le premier, presque en même temps que Zieliński, à découvrir dans l'Arpinate un modèle civilisationnel unique et irremplaçable, le fondateur d'une « longue dynastie », la plus vivace de toutes, celle de l'homme politique qui tire sa légitimité de son statut d'intellectuel. Les pages d'anthologie qu'il consacre à la *fortuna* de Cicéron, ne jouent pas sur son influence littéraire, comme le fit Zieliński, mais sur son caractère de prototype de la civilisation européenne.

Dans l'histoire de Rome et par suite dans l'histoire de la civilisation européenne dont Rome est l'origine, il fut le premier homme d'État appartenant à la classe des intellectuels [...] Cicéron fut le premier de ces hommes de plume, qui dans toute l'histoire de notre civilisation ont été tantôt les soutiens de l'État et tantôt les artisans de la révolution ; rhéteurs, jurisconsultes, polygraphes dans l'empire païen ; apologistes ensuite et pères de l'Église ; moines, légistes, théologiens, docteurs et lecteurs au moyen âge ; humanistes à l'époque de la Renaissance ; encyclopédistes en France au dix-huitième siècle ; et de nos jours avocats, journalistes, publicistes et professeurs [...]. C'était un de ces hommes comme il ne s'en rencontre que rarement, même dans le monde des penseurs et des écrivains [...]. De tous les hommes qui gouvernèrent alors le monde romain, Cicéron seul ne perdit pas entièrement dans l'affreuse politique de son époque cette conscience du bien et du mal qui, si elle ne met pas l'homme à l'abri des petites faiblesses, l'empêche cependant de commettre les grands crimes.¹⁰⁸

Ces pages eurent un profond retentissement en Allemagne, en France et aux États-Unis, beaucoup moins en Italie. Il lui manquait une chose : son Cicéron n'était pas assez italien. Tout comme Zieliński, il en faisait d'abord un européen. Ces deux auteurs ne purent jamais trouver de compromis avec la dictature et furent condamnés à l'exil.¹⁰⁹

Il fallait cependant que la philologie italienne reprenne ses droits sur la prééminence allemande. Les textes de Mussolini ou de Ciano avaient fixé le cap : grâce à la « romanità », l'Italie était supérieure à l'Allemagne.¹¹⁰ C'est sur ce point

108 Ferrero 1904, III 253–255 (traduit par Urbai Mangin). Cf. Silher 1914 ; Narducci 2004 ; Oltramare 1966.

109 Ferrero, placé en résidence surveillée en 1925, s'exile en Suisse, jusqu'à la fin de ses jours, en 1929.

110 Ainsi Mussolini en 1920 : « noi non siamo imperialisti alla prussiana, colla smania dell'eterna conquista militare ; noi siamo imperialisti alla romana » et 1921 : « quelli che ci rimproverano di marciare alla tedesca, devono pensare che non siamo noi che copiamo i tedeschi, ma sono questi che copiano e copiano i romani, per cui siamo noi che torniamo alle origini », in Bertone 2017, 112. Ou encore Galeazzo Ciano en 1937 : « il segreto delle dittature di destra, e il loro vantaggio rispetto agli altri regimi, consistono appunto nell'avere una formula nazionale. L'Italia e la Germania l'hanno trovata : I tedeschi nel razzismo. Noi nell'imperialismo

que Cicéron entre en scène. Bien plus que César, Auguste ou Tacite, il doit être repris à Mommsen et italianisé. Un des premiers universitaires qui se met à l'œuvre est Francesco Arnaldi (1897–1980) dont le *Cicerone*, publié en 1929, est aujourd'hui peu lu. L'ouvrage se réclame d'une nouvelle approche : il doit être écrit « avec l'esprit italien ». ¹¹¹ Il s'agit d'enraciner l'Arpinate dans sa vraie patrie et de le libérer du joug allemand, représenté par Drumann, Mommsen et Plasberg. ¹¹² Même l'ouvrage de Gaston Boissier ne trouve pas grâce à ses yeux (« une œuvre plus vive que profonde »). Fort de son italianité, son livre met à jour la profondeur spirituelle de Cicéron qui se résume en ceci : Cicéron est avant tout un artiste. L'orateur, le politique et le philosophe sont les produits de ce trait profond. Rendre Cicéron à l'Italie relève de l'esprit du temps et sera utilisé aussi par le Régime pour la constitution d'un portrait conforme à l'idéologie fasciste. Cependant, la contribution d'Arnaldi ne dépassa pas jamais cette limite. ¹¹³

Ce que Mussolini ne fit pas pour Cicéron, les intellectuels fascistes le firent pour lui : ils érigèrent Cicéron en « grand homme ». Un universitaire de renom, Emanuele Ciaceri (1869–1944), et un journaliste militant, Maffeo Maffii (1881–1957), se chargèrent de cette mission. Il s'agissait de le rendre compatible avec le *fascio*.

Décisive sera la contribution de Ciaceri, dont le *Cicerone e i suoi tempi* (deux volumes, 1926 et 1930) est encore considéré comme une des meilleures biographies de la première moitié du XX^e siècle. Ce savant était un homme du régime fasciste. ¹¹⁴ Il convient de s'arrêter sur son cas : en lui se concentrent tous les *topoi* et toutes les ambiguïtés du Cicéron de l'ère mussolinienne. Dans ses premières productions savantes, il avait pourtant durement étrillé l'Arpinate. Dans une étude sur la conjuration de Catilina, parue dans un ouvrage d'Ettore Pais (1856–1939), ¹¹⁵ il contestait sévèrement les analyses de Boissier et de Ferrero, il y

romano », in Dell'Erba 2013, 134. Voir encore Mussolini qui, dans son discours de Bari en 1934, rappelle sans ménagement qu'« à une époque où Rome avait César, Virgile et Auguste », les Germains étaient analphabètes, in Chapoutot 2017, 226.

¹¹¹ Arnaldi 1929, v.

¹¹² Flores 2018.

¹¹³ Flores 2015, 192 devine chez Arnaldi un sentiment antisocialiste propre aux années 1920.

¹¹⁴ Ciaceri (1869–1944), normalien, professeur à l'université de Padoue puis de Naples fut un militant fasciste récompensé par le prix Mussolini de l'Académie d'Italie en 1934. Un an auparavant, dans une étonnante conférence, il avait inversé la structure mise au point par Mussolini : au lieu que Rome surgisse dans le fascisme, c'est le fascisme qui était déjà présent dans l'Antiquité. Ce genre de fantaisie n'était pas isolé dans l'œuvre de Ciaceri, pour qui la culture romaine est de nature mystique plus que philosophique : Ciaceri 1933. Cf. Cesarini 2012, 259.

¹¹⁵ Ancien disciple de Mommsen à Berlin et lui-même futur dignitaire du régime fasciste.

moquait la vanité et la peur de Cicéron,¹¹⁶ et surtout la part de mensonge contenue dans les *Catilinaires*.¹¹⁷ Son *Cicerone*, écrit 20 ans plus tard, marque un grand revirement.¹¹⁸

Sa biographie est la première qui, depuis un siècle, se fixe comme objectif explicite de faire oublier Drumann et Mommsen, tous deux proprement étrillés dans l'introduction du premier volume.¹¹⁹ Dans de longues phrases au style périodique, il y dresse son programme patriotique :

Dépouillé de cet esprit de résignation consentie qui, trop souvent et trop longtemps, a marqué la conduite des savants italiens de notre temps face à la critique littéraire outre-alpine, j'ose relever le vieux défi de l'historien allemand et faire une tentative qui s'adresse naturellement aux savants mais aussi, et surtout, à nos jeunes chercheurs qui, après la Grande Guerre, ont rendu à la patrie les frontières qu'Auguste lui avait assignées, et se sont forgé une nouvelle conscience nationale, afin qu'ils puissent apprendre puis inculquer à leur tour comment honorer la mémoire de celui que, à bon droit, nous devons considérer comme l'une des figures les plus représentatives de la Rome antique, en rappelant que, de son temps au notre, il a toujours été le grand Maître de culture pour toute peuple ayant mérité une place notable dans l'histoire de la civilisation.¹²⁰

Il s'agit d'une contre-biographie destinée à «dégermaniser» Cicéron, qu'il appelle «il Nostro» et à le décrire «con pensiero italiano» : «l'Italie, patrie de Cicéron et berceau et siège de la magnifique Romanité» (*Romanità*).¹²¹ Les cicéroniens italiens et fascistes doivent se sentir décomplexés.¹²² Il rejoint Arnaldi dans ce parti pris national ainsi que dans le portrait qu'il trace de Cicéron. «Père exemplaire», «bon italien», «bon citoyen, mais surtout gentilhomme», il n'était

116 Ciaceri 1908, 516, Cicéron « est connu pour son amour exagéré de la gloire et un sentiment de vanité le poussant à parler et à faire parler de lui et de son consulat et de la conjuration de Catilina. » Sur la peur que le peuple inspire à Cicéron, Ciaceri 1908, 520 (traduit par nous).

117 Ciaceri 1908, 560 (traduit par nous) : «Dépouillée des formes légendaires que lui attribue la tradition, la conspiration de Catilina devient un fait très peu important dans l'histoire de Rome, et ne mérite guère le nom de conjuration. Elle n'est rien d'autre qu'un épisode de la grande lutte entre la démocratie tendant à la satisfaction des nouveaux besoins et le parti conservateur intéressé à la survie des vieilles institutions». Cf. De Sanctis 1966, 286–287.

118 Ciaceri 1926, I 309 : «Le consulat de Cicéron occupe une place singulière dans l'histoire de Rome».

119 La colère anti-allemande fut tempérée dans la seconde édition, comme l'y obligeait la proclamation de l'Axe Rome-Berlin le 1er novembre 1936. Un changement de ton signalé par Canfora 1980, 11, qui remarque que la perte de leur meilleur ennemi plonge les antiquisants italiens dans le tourment.

120 Ciaceri 1926, I, ix (traduit par nous).

121 Ciaceri 1926, I, xxxvii.

122 Ciaceri 1930, II, vi.

pas, comme les autres, un fourbe. «Créateur d'une prose artistement philosophique», il enseigne dans le *De Officiis* que l'homme a des devoirs particuliers envers l'État et la patrie, que le citoyen est «subordonné» à l'État.

Dès lors, visant la régénération morale et civile de la société romaine, il eut à cœur de susciter une révolution des consciences qui, dépassant largement les frontières de la patrie, concernait les relations avec toute la famille humaine.¹²³

Dans le *De re publica*, il sut joindre, avec bonheur, le passé et le présent, Scipion Emilien et Auguste.¹²⁴ Attaqué par les démagogues, il n'est pas un membre du parti conservateur, mais un «indépendant».¹²⁵ Face aux «ennemis occultes» de la République, il a sauvé la patrie (I. 307). Il termine son ouvrage par une longue conclusion au titre révélateur, *Cicerone e noi* :

Il ne fut pas un homme politique au sens commun du terme [...]. Conservateur éclairé, il fut en fait toujours cohérent avec lui-même en politique. Il condamna toujours les ailes extrêmes des partis, qu'elles soient oligarchiques ou démagogiques... Il ne fut pas, en vérité, un politicien, car il n'a jamais su prendre la mesure de manière pratique des nouvelles nécessités issues d'un long processus historique dont il n'avait pas pris conscience... De tendances conservatrices, mais libérales [...] il sut préférer les *boni cives* aux *Optimates* [...] Il est tombé défait par la violence, toujours seul à lutter avec la seule vigueur de la pensée et de la parole, désarmé au milieu des chefs de guerre. Il est tombé défait, mais non vaincu ; car ses idées, après la mort, étaient vouées à revivre d'une nouvelle vie, faisant rayonner son nom d'une lumière nouvelle.¹²⁶

Sans doute une lecture attentive permet de deviner les choix politiques personnels de Ciaceri, qui font de Cicéron le précurseur de la doctrine chrétienne,¹²⁷ le défenseur «de l'ordre et de la paix sociale»,¹²⁸ l'ennemi désigné des sociaux-démocrates¹²⁹ et l'ennemi déclaré du social-communiste¹³⁰ en lutte contre «les fausses facilités d'une liberté individuelle illimitée».¹³¹ Mais Ciaceri, en universitaire accompli, sait également écrire selon le canon académique. L'ouvrage ne contient aucun effet miroir «César-Mussolini» ni la moindre concession explicite

123 Ciaceri 1930, II, 382 ; 393 ; 395 ; 396 ; 390 ; 392 (traduit par nous).

124 Ciaceri 1926, I, 309.

125 Ciaceri 1926, I, 240 – 241.

126 Ciaceri 1930, II, 397–401 (traduit par nous).

127 Ciaceri 1930, II, 376, 393–394.

128 Ciaceri 1926, I, 238.

129 Ciaceri 1926, I, xxxvii.

130 C'est-à-dire de Catilina, Ciaceri 1926, I 246.

131 Ciaceri 1926, I, xx.

à l'idéologie dominante. Sans doute flatte-t-il le *Zeitgeist* fasciste en assurant à l'Italie la pleine propriété de Cicéron, héros national libéré de l'emprise allemande. Mais, non sans courage, il rétablit «l'ennemi de César» dans ses droits et ne cède pas à la contamination fasciste.¹³²

L'ouvrage de Ciaceri était trop fouillé, trop érudit, pour avoir prise sur un large public. Il avait fait son travail pour la communauté scientifique. Il restait à un journaliste de reprendre la tâche pour le grand public, ce que fit Maffeo Maffii, un notable du régime fasciste.¹³³ Son *Cicerone e il suo dramma politico*, publié en 1933, reçut un excellent accueil et eut plusieurs traductions.¹³⁴ Cet ouvrage, narratif et dépourvu de notes, qui rompt avec Mommsen (qui, sans surprise, est le seul auteur cité), s'appuie pour l'essentiel sur la *Correspondance*.¹³⁵ Bien écrit et parfois subtil, il adopte l'image rituelle de Cicéron en intellectuel égaré dans un monde trop dur pour lui. Mais, venant d'un fasciste, le portrait est surprenant : Maffii ne reconnaît à Cicéron aucun des défauts véniels et habituels dont l'affublaient jusqu'à lors ses meilleurs défenseurs. Il défait un à un tous les lieux communs de la biographie cicéronienne habituelle : l'Arpinate, loin d'être une «girouette politique», a toujours su choisir son camp, celui de la République et de la dignité, en dépit des mille difficultés qui se sont accumulées contre lui.¹³⁶ Il n'est jamais vaniteux, jamais indécis, jamais flatteur, mais, pour reprendre une terminologie typiquement fasciste, «viril» et «ni de droite ni de gauche» et «en dehors de partis».¹³⁷ Le portrait de Cicéron est destiné à un public déjà acquis à la cause fasciste. Il n'était plus question du philosophe, encore moins de l'avocat mais bien d'un personnage qui se résume en un seul mot : c'est un patriote, pour ne pas dire un nationaliste. Dans une lettre de 1922, l'illustre économiste Wilfrid Pareto (1848–1923) appelait de ses vœux la trans-

132 Pour reprendre l'excellente expression d'Arnaldo Momigliano, qui a critiqué les errances de Ciaceri mais a reconnu la valeur de son *Cicerone*, qui montre qu'il fut moins contaminé par le fascisme que ses homologues allemands ou que Carcopino : Momigliano 1969, 46.

133 Nationaliste dès sa jeunesse, correspondant de guerre en 1915, Maffii fut un journaliste influent. Il dirigea le *Corriere della Sera* de 1927 à 1929, chargé par le gouvernement de mener la fascisation du journal. A partir de 1939, il dirige la *Nazione* de Florence jusqu'à la chute de Mussolini. En 1948, pris dans les tourments de l'épuration, il est traduit en justice. Il sera acquitté et termine sa carrière comme journaliste Cf. Carli 2006 ; Forno 2006. Après la guerre, il reste fidèle à «Cicerone uomo di spirito» : Maffii 1957.

134 Sur les traductions, cf. bibliographie.

135 Il est difficile de savoir si Maffii a lu Ciaceri. Toutefois, la notion de *dramma politico* figure déjà chez l'universitaire (Ciaceri 1930, II, 376) ainsi que de nombreux traits de Cicéron.

136 Maffii 1937, 39–41.

137 Maffii 1937, 75.

formation du mouvement fasciste en organisation de gouvernement. Il avait cette phrase :

«A quand la restauration de la République, de Sylla ? A quand la victoire de Cicéron sur Catilina ? de Cavaignac sur les communistes ? de la réaction réaliste en France ?». ¹³⁸

Ce mélange, anachronique et très étrange, éclaire avec quelques années d'avance l'adoption de Cicéron par le militant Maffii : Cicéron, c'est l'ordre. Il s'agit de protéger l'État «menacé de se désagréger parce qu'il se trouve à la merci de la corruption, de l'argent et de la parole». ¹³⁹ Le *dramma politico* de Cicéron, c'est qu'il a parfaitement théorisé la nécessité de confier les rênes de l'État à un *rector*, dont Maffii dresse un portrait qu'il n'est pas difficile d'assimiler à Mussolini ¹⁴⁰ mais qu'il n'a jamais su choisir son homme fort, que ce soit César, Pompée ou Octave. L'ouvrage suggère qu'il aurait dû céder aux appels de César, le seul qui ne l'a jamais trahi et qui aurait conduit Cicéron vers sa vraie vocation, celle de numéro deux et de conscience morale d'un régime autoritaire. Maffii fait de Cicéron un héros tragique, mais il laisse son lecteur sans regret : le destin de Rome était bien d'avoir un chef unique.

5 Cicéron et le III^{ème} Reich

A la veille de la première guerre mondiale, la bibliothèque cicéronienne est allemande. ¹⁴¹ Edition des textes, lexiques, analyses textuelles, commentaires, biographies, revues et enseignements magistraux : qui veut étudier Cicéron doit parler allemand. ¹⁴² Les cicéroniens de la génération suivante, qui enjambe les deux siècles, sont à la fois les grands témoins du triomphe de la philologie

138 Paretto 1922, 311 (traduit par nous).

139 Maffii 1937, 220.

140 Maffii 1937, 220.

141 Notre champ de vision s'élargit à l'Autriche, non seulement du fait de l'Anschluss de 1938, mais aussi des politiques éditoriales germanophones de l'époque. Il n'y avait pas d'école cicéronienne proprement autrichienne. On en dira autant de l'école suisse germanophone.

142 Quelques cicéroniens de cette génération : Karl August Brückner (1803–1853), Friedrich Wilhelm Schneidewin (1810–1856), Bernhard Rudolf Abeken (1780–1866), Gottfried Bernhardy (1800–1875), Friedrich Wilhelm Ritschl (1806–1876), Wilhelm-Sigismund Teuffel (1820–1878), Wilhelm-Sigismund Teuffel (1820–1878), Karl Felix Halm (1809–1882), Julius Hermann von Kirchmann (1802–1884), Ludwig Schwabe (1880–1908), Franz Skutsch (1865–1912), Heinrich Nissen (1839–1912), Gottfried Friedrich Aly (1852–1913), Hugo Merguet (1841–1911), Friedrich Leo (1851–1914), Martin Schanz (1842–1914). Sur la dette respectueuse qu'ils ont contracté vis-à-vis de Drumann et Mommsen : Ciaceri 1926, xxviii.

allemande et, à la fin de leur carrière, les spectateurs attristés d'une université allemande qui se délite face aux pressions du national-socialisme.¹⁴³ Ces érudits seront les maîtres de la jeune génération qui entre dans la carrière sous la république de Weimar (1919–1933) et qui sera la plus directement touchée par le nazisme.

Pour la plupart, ces philologues et historiens ont protesté contre le portrait de Cicéron par Mommsen¹⁴⁴ et restauré l'image d'un Cicéron digne d'intérêt,¹⁴⁵ tandis que d'autres, parmi les plus célèbres, comme Eduard Meyer (1855–1930) ne peuvent tout à fait se détacher du grand historien.¹⁴⁶ A ces spécialistes de Cicéron, s'ajoute toute la classe intellectuelle allemande qui connaît l'Arpinate depuis le lycée. Sous le régime nazi, Cicéron s'efface progressivement et disparaît du débat public. Contre toute attente, il ne sera pas la cible idéale d'une idéologie qui haïssait le parlementarisme, les avocats, les modérés, les bourgeois, tous ces *topoi* qui dessinaient à la fois le portrait de Cicéron et celui de la République de Weimar. La voie ouverte par Drumann et Mommsen ne sera pas exploitée. Certes, l'université résiste. Des livres et des articles lui sont consacrés, mais de moins en moins. Si bien qu'en 1945, un grand retournement s'est produit. Le cicéronien ne parle plus allemand, il parle anglais.¹⁴⁷

À la veille de l'arrivée au pouvoir des nazis, le grand public dispose d'une image mitigée de Cicéron. Theodor Birt (1852–1933), excellent philologue,¹⁴⁸ occupe ses loisirs à écrire des saynètes sur l'antiquité. Celle qu'il consacre à

143 Parmi les plus connus et tout aussi «indispensables» que la précédente génération : Paul Cauer (1854–1921), Thomas Stangl (1854–1921), Victor Gardthausen (1843–1925), Richard Heinze (1867–1929), Eduard Meyer (1855–1930), Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff (1848–1931), Richard August Reitzenstein (1861–1931), Gustav Landgraf (1857–1932), Karl Hosius (1866–1937), Wilhelm Kroll (1869–1939), Eduard Schwartz (1858–1940), Ernst Robert Curtius (1886–1956), Wolfgang Aly (1881–1962), August Horneffer (1875–1955).

144 Par exemple Wilamowitz-Moellendorff 1921, 155. E. Meyer 1918, vi qualifie l'ouvrage de Drumann «d'étrange produit de l'érudition allemande».

145 Ainsi Leo Friedrich, pour lequel Cicéron «réclame d'être aimé avant de dévoiler son esprit et révéler ses richesses», *Miscella ciceroniana*, Index scholarum Gottingae, 1892, 18 in Lévy 1992, 63.

146 Ainsi Meyer 1918, 120 critique vertement la position «optimiste» de Heinze sur le caractère de Cicéron. Plus généralement, il dresse un portrait à la Mommsen de Cicéron, avocat pamphlétaire, capable de défendre toutes les causes et d'y perdre sa dignité (Meyer 1918, 60 ; 121).

147 Fishwick 2013, 9 n'a pas tort d'écrire que «those who do not read Latin and German fluently are blocked in Ciceronian scholarship, which tends to make Cicero the property of university elites». Mais il parle ici d'une culture de bibliothèque, pas de l'influence scientifique. Hölkeskamp 2010, ix est plus fidèle à la réalité lorsqu'il écrit : «it took me years to realize and at last resign myself to accepting it as a fact of academic life : »Teutonica sunt, non leguntur«».

148 Voir par exemple Birt 1909.

Cicéron, *Der Besuch bei Cicero. Ein Intermezzo aus der Zeit der römischen Bürgerkriege*, publiée en 1923, est pleine de drôlerie mais accablante. Elle dresse un portrait caricatural de Cicéron, écrivant ses livres en plagiant les Grecs (Cicéron : « Je chasse les pensées », Brutus « Vous chassez les pensées ? », Cicéron : « Oui ; car je n'en ai pas et je dois en vivre »), obsédé par l'argent (« Argent, argent ! Il faut être fier d'emprunter de l'argent Cicéron ! »), opprimé par une Terentia autoritaire et au « puissant nez de vautour ». Seul point positif : Cicéron est bon avec ses esclaves. Déjà dans son ouvrage populaire de 1913 sur les grands personnages de Rome, toujours lu dans les années 1930, il dressait de Cicéron un portrait haut en couleur d'un Cicéron polygraphe maniaque, écrivain génial mais « weiter nichts », conscience de la République,

Mais il ne fait qu'écrire, il écrit et il écrit. Que pouvaient faire les cent livres enflés de Cicéron et toute cette sagesse de papier de l'époque contre une seule parole des hommes de pouvoir qui savaient gouverner ?¹⁴⁹

Cette image dégradée, mais bonhomme, de Cicéron se noircit nettement chez l'écrivain expressionniste Klabund (1890 – 1928) qui, le traitant de « vipère venimeuse »,¹⁵⁰ se fait l'écho d'une génération marquée par la cruelle défaite de 1918 et par l'impotente république de Weimar :

Les discours de Cicéron sont encore au programme des gymnases à cause des cours de latin classique. On s'y ennue à mourir. Même ses moralités épaisses sont très étranges chez un homme dont la seule qualité était la vanité débridée à laquelle il a tout sacrifié, même la vérité.¹⁵¹

Cette haine de Cicéron, tout droit venu du XIX^{ème} siècle, est absente de l'imaginaire nazi. Cette anomalie s'explique, comme tout ce qui n'est pas advenu, par une série d'hypothèses. La première est que la dilection des idéologues du III^{ème} Reich et de Hitler lui-même passait d'abord par la Grèce, de préférence spartiate.¹⁵² La fantasmagorie nazie recyclait à sa manière la vieille préférence allemande pour la Grèce, d'abord illustrée par Winckelmann puis par tous les savants. Platon lui-même fut mobilisé à cette fin,¹⁵³ sous la forme renouvelée du penseur combattant, sportif, un *Kämpfer* dont les *philosophieProfessoren* de

149 Birt 1913, 147 (traduit par nous).

150 Klabund 1930, 57.

151 Klabund 1922, 20 (traduit par nous).

152 Butler 1935 ; Loseman 2001 ; Bruhns 2005 ; Losemann 2007 ; Losemann 2012 ; Roche 2013.

153 Kim 2018, 212. Bannes 1933.

l'université de Weimar étaient dépossédés.¹⁵⁴ En dépit de la filiation établie par Hitler lui-même entre Grecs et allemands,¹⁵⁵ cette préférence laissait toutefois une place de choix à Rome. Hitler, longtemps envieux de la *romanità* mussolinienne, souhaitait ruiner la supériorité apparente des Italiens en la matière. Il fixa dans *Mein Kampf* une doctrine décrétant que les Romains sont des Germains et que c'est ainsi qu'il fallait apprendre l'histoire à l'école.¹⁵⁶ Rome, dispensatrice d'exemples de vertus sacrificielles et de grandeur collective, devint une référence centrale. L'hoplite et le légionnaire sont les dignes descendants des anciens Germains et les dignes modèles des Germains modernes. Dans la victoire (Fabius Cunctator, Auguste) comme dans la tourmente (Léonidas), le chef ne plie jamais.

Cette histoire était d'autant plus facile à réécrire que les élites nazies ne connaissaient quasiment rien de la philologie allemande. Celle-ci ne constituait en rien un motif de fierté nationale. Le mépris des nazis pour le monde de la philologie était si connu que les antiquisants éprouvèrent en 1933 une grande frayeur à l'idée que le grec et le latin disparaissent des programmes scolaires.¹⁵⁷ Hitler le résume sans ambages : l'histoire romaine doit être connue « dans ses grandes lignes ». ¹⁵⁸ Moins inculte que Staline, moins cultivé que Mussolini, Hitler a peu de références.¹⁵⁹ Pour lui, la mission des Romains est de représenter l'État. Il admirait leur capacité de choisir leurs dictateurs, leur sens du collectif et de la discipline et surtout leur capacité à étendre leur empire à l'issue de chaque guerre. Dans ses premiers discours, Hitler se plait à nommer Hannibal, Scipion, Caton, Marius, Sylla ou César, sans oublier Ponce Pilate, celui qui sut résister

¹⁵⁴ Chapoutot 2008c, 146.

¹⁵⁵ Picker, 1976, 85 ; Trevor-Roper 2007, 172 ; Demandt 2002, 291.

¹⁵⁶ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, cité dans Chapoutot 2017, 230 : « Dans le cours d'histoire, on devra porter une attention toute particulière à l'étude de l'Antiquité. L'histoire romaine, appréhendée dans ses grandes lignes, est et demeure la meilleure préceptrice, non seulement pour aujourd'hui, mais encore pour tous les temps ». Ces propos idéologiques trouvèrent leur traduction dans les dispositions réglementaires fixant les programmes scolaires dès 1933 pour la Prusse et 1935 pour l'ensemble de l'Allemagne, par lesquels les élèves apprenaient que les Romains et les Grecs étaient des Germains venus s'installer en des temps anciens sur les rives de la Méditerranée.

¹⁵⁷ Roche 2018, 238. Cf. Kuhlmann 2006, 430–431 ; Nickel 1970, 114–115.

¹⁵⁸ Chapoutot 2017, 230.

¹⁵⁹ Il cite Mommsen cinq fois dans ses œuvres, mais il s'agit toujours de la même phrase, détournée de son contexte, dans laquelle l'illustre historien, pourtant peu suspect d'antisémitisme, avait qualifié les Juifs de « Ferment der nationalen Dekomposition ». Cf. Hoffmann 1995 ; Zucker 1972. Sur le texte : Mommsen 1904, 549. Cette phrase fut répétée *ad nauseam* par Goering, Goebbels et Rosenberg.

«comme un roc à la séduction juive». ¹⁶⁰ Le seul auteur latin qui trouvait grâce aux yeux des nazis – jusqu'à l'obsession – était Tacite. ¹⁶¹

Dans cette antiquité revue et corrigée par les nazis. Il n'y pas de place pour Cicéron. Rien d'héroïque n'est à mettre à son crédit. Rien dans son œuvre n'appelle l'imagerie virile aryenne, la discipline de fer du combattant, le *debellare superbos* de Virgile ni le *solitudinem faciunt* de Tacite. Parce que l'Arpinate n'évoque rien de tangible pour le nazi, parce que *cedant arma togae* est la contre devise du régime et le *ius gentium* une idéologie ennemie, ¹⁶² parce que les élites en chemise brunes sont pour la plupart dénuées de culture classique, ce qui conduit le panthéon romain à se réduire à quelques noms seulement, il n'est pas invité à la célébration de la grandeur du Reich. Si les idéologues nazis cherchent dans l'Antiquité un contre-exemple, c'est vers Socrate qu'ils se tournent volontiers, le «social-démocrate internationaliste de son temps» selon Alfred Rosenberg (1893–1946). ¹⁶³ Tout au plus, se souvient-on que Cicéron est le témoin maladroit de la chute de la République, période au cours de laquelle se déchainent, toujours selon Rosenberg, les passions les plus abjectes. ¹⁶⁴ Une des grandes affaires de l'historiographie orthodoxe nazie fut le choc entre Rome et les sémites, contre Carthage d'abord, puis contre la Palestine. ¹⁶⁵ Dans cette

160 Demandt 2002, 300.

161 Véritable idée fixe de la «culture romaine» des nazis, Tacite est réduit, il est vrai, à un seul ouvrage, la *Germanie*. La quête du régime nazi pour obtenir des Italiens le transfert du *Codex Aesinas*, le seul contenant la version complète du texte, est proche d'un roman d'espionnage. Collationné et édité par Rudolf Till (1911–1979), l'œuvre devint le premier volume de la collection *Ahnenerbe* et fut préfacé par Himmler en personne. Cf. Lund 1995 ; Shama 1996, 75–81.

162 Comme le fait remarquer justement Chapoutot 2016, 209: «No Nordic mind would have imagined that all men could be considered equal, called to membership in some universal fellowship of the human race (*universi generis humani societate*) as imagined by the Roman Stoic Cicero, an unrecognizable *χοσμόπολις* devoid of all hierarchies based on racial values ».

163 Rosenberg 1937, 289. Autres mauvais sujets de l'antiquité ayant en commun un élément juif : les sophistes, Euripide, les Etrusques et les Carthaginois : Roche 2018, 250 ; mais aussi les Stoïciens : Chapoutot 2016, 209.

164 Rosenberg 1937, 63. Le seul passage de Rosenberg qui cite Cicéron.

165 Cette théorie sera reprise également par les milieux universitaires, du moins pour les philologues et historiens désireux de flatter le *Zeitgeist* nazi, comme Joseph Vogt (1895–1986) et tant d'autres. Vogt 1943, 8 : «Encerclée par les races des marins d'Asie Mineure, Rome a dû de plus en plus souvent tirer sans aucune pitié son glaive pour s'affirmer. La destruction de Carthage a été un événement incroyablement déterminant du point de vue de l'histoire des races : elle a préservé la future civilisation occidentale des miasmes de cette peste phénicienne». Joseph Vogt, qui ne craint pas de parler de guerre d'extermination (*Vernichtungskrieg*), fut un savant réputé et notamment, avant 1933, un excellent cicéronien. Membre de la SA en 1933, puis de la *Nationalsozialistischer Lehrerbund* (Ligue national-socialiste des enseignants), il entre au parti nazi en 1937. En 1942, il est membre correspondant de l'*Institut zur Erforschung der*

confrontation entre Rome et le monde sémite, Cicéron ne tenait aucune place, en dépit des efforts, restés sans suite, d'auteurs obscurs pour faire de l'Arpinate un pionnier de l'antisémitisme.¹⁶⁶

Comme ce fut le cas en URSS du jour où Staline prononça le nom de Spartacus, la dilection manifestée par Hitler pour l'antiquité dans *Mein Kampf* poussa les enseignants de lettres classiques à favoriser leur discipline dans le système éducatif nazi. La rude discipline romaine et du patriotisme sourcilieux du *mos maiorum* trouvent une place de choix dans les manuels scolaires. Il s'agit davantage d'*exempla* que d'apprentissage du latin.¹⁶⁷ Le ministre de l'instruction publique établit en 1937 des directives pour les langues anciennes :

Le but de l'enseignement du latin n'est pas d'apprendre le latin [...]. Nous devons considérer la langue comme l'expression du caractère et de la volonté des chefs romains. Les universitaires peuvent parler autant qu'ils veulent du latin comme outil de communication, mais les écoles allemandes n'ont rien à voir avec cela.¹⁶⁸

Cicéron ne sera plus un professeur de latin et de bonne grammaire. Il doit, comme les autres, servir de modèle. Dans ce rôle, il vient loin derrière César, Tite Live et Caton. Dans le programme scolaire officiel de 1938, il n'est cité que pour les *Catilinaires*, afin de montrer aux élèves comment

Judenfrage (Institut pour l'étude de la question juive). Il place alors ses travaux dans le cadre des théories raciales du Troisième Reich. Il entraîna dans son sillage plusieurs universitaires de renom : Fritz Schachermeyr (1895–1987), Fritz Taeger (1894–1960), Alfred Heuss (1909–1995), Reinhard Herbig (1898–1961), Matthias Gelzer (1886–1974), etc. Cf. Sommer/Schmitt 2019.

166 L'idéologue Dietrich Eckart (1868–1923), nazi ultra-orthodoxe et grand inspirateur de Hitler, a publié le récit délirant d'un dialogue fictif entre Hitler et lui. Dans ce brûlot antisémite, Hitler cite de mémoire des passages entiers de la Bible, de Strabon, de Thomas d'Aquin, de Giordano Bruno ou de Schopenhauer. A cette première surprise, s'ajoute celle de le voir citer Cicéron, celui du Pro Flacco (28) qui, on s'en souvient, contient une charge sévère contre l'esprit de résistance du peuple hébreu. Eckart n'hésite pas, comble de l'anachronisme, à le faire dialoguer avec Flavius Josèphe. C'est à travers cet apocryphe qu'apparaît la seule mention de Cicéron par Hitler. Sur le même sujet et sur un mode plus académique : Maschke 1942.

167 Bittner 2001 décrit comment l'histoire ancienne dans les programmes scolaires fut progressivement impactée par les révisionnistes nationaux-socialistes, surtout à partir de 1938, sous la houlette de Hans Günther (1891–1968), philologue et racologue, ardent défenseur de l'origine «nordique indogermanique» du patriciat romain (à l'exclusion de la plèbe) ou par des *professeurs renommés comme Fritz Schachermeyr (1895–1987)*.

168 Le ministre Bernhard Rust (1883–1945) était lui-même ancien professeur de latin. In Chapoutot 2016, 129.

Les forces de décomposition de l'empire étaient à l'œuvre et que les dangers encourus par le peuple étaient visibles, tout comme l'étaient l'appel à un sauveur et la force raciale qui subsistait de l'époque de la vieille Rome.¹⁶⁹

Dans ce délire, surnageait également le *De re publica*, «Der Staat» considéré comme indispensable pour son «orientation nationale-politique» qui avait permis à Auguste de reprendre en main un régime républicain agonisant. Ces quelques apparitions de Cicéron sont condensées dans un article dû au pédagogue Hermann Lang, *Die Cicerolektüre im Dienste der nationalpolitischen Erziehung*, qui s'attache, en 1938, à extraire, tant bien que mal, de la vie et des œuvres de l'Arpinate les éléments de tendance nationale-socialiste. Lang sacrifie aux lieux communs (Cicéron est le pionnier du *Führerstaat* romain) mais tempère son portrait en précisant que le profond conservatisme de Cicéron l'avait empêché de comprendre les aspirations du prolétariat et de placer la *res publica* sur la bonne ligne d'horizon. Plus encore, il s'était révélé incapable de comprendre le rôle que joue «le sang et la race» dans sa conception de l'État. Lang conclut par une sorte de morale :

À travers l'examen biographique de son évolution et de son caractère, nous voulons assurer les fondations de notre État plus profondément encore afin que rien ne vienne plus jamais les ébranler.¹⁷⁰

Cet obscur pédagogue avait fait son devoir, mais sans grand résultat. Cicéron restait un personnage de second rang qui n'apparaissait qu'épisodiquement dans les manuels scolaires. Il ne fonctionnait pas comme *exemplum*, car inexploitable pour les concepts de *rassepolitisch* ou de *nationalpolitisch* qui fleurissaient dans les manuels scolaires.

Une autre raison expliquant la disparition de Cicéron est le train de mesures répressives frappant les universitaires allemands à partir de 1933. Le cas du philologue Konrat Ziegler (1884 – 1974), éditeur du *De re publica* et du *De legibus*, démis de ses fonctions, est révélateur de la rupture du régime avec la tradition savante allemande, «ces insupportables humanistes de la *Weimarer Klassik*»¹⁷¹. Il en est de même pour le philologue Karl Meister (1880 – 1963) dont la procédure de destitution fut entamée à l'occasion de sa conférence «Cicéron comme orateur et homme politique».¹⁷² De plus, la loi d'aryanisation de la fonction pu-

169 In Chapoutot 2016, 135 – 6 (traduit Johann Chapoutot).

170 In Roche 2018, 246 (traduit par nous).

171 Selon l'expression de Chapoutot 2009, 79.

172 Chaniotis/Thaler 2006, 399.

blique allemande du 7 avril 1933, provoque une purge sans précédent dans l'enseignement supérieur.¹⁷³

Cicéron aurait pu, pour les nazis, représenter un épouvantail – nous l'avons dit – mais aussi un modèle. En effet, il était facile de faire de l'auteur du *De re publica*, comme le firent les fascistes italiens, l'annonciateur et le théoricien du *gubernator* et du *rector* suprême, restaurateur de l'ordre dans un monde désintégré. Le sujet avait déjà intéressé les savants allemands.¹⁷⁴ Le transfert du *Princeps* au « Führer » apparaît ici et là, dans certains ouvrages scolaires, à la demande du ministre Bernhard Rust,¹⁷⁵ ainsi que dans des livres savants, comme ceux de Wilhelm Weber (1882–1948),¹⁷⁶ de Gerhart Rodenwaldt (1886–1945),¹⁷⁷ de Werner Schurr (1888–1950)¹⁷⁸ et surtout Ernst Kornemann (1868–1946) dont l'œuvre a pour longtemps fixé le portrait d'Auguste en « der größte Staatsmann der Welt » et établi le Principat comme le premier *Führerstaat* de l'histoire.¹⁷⁹ Hans Oppermann (1895–1982), quant à lui, fait de César et d'Auguste les prototypes antiques du *Führer*.¹⁸⁰ Si pour la plupart des universitaires de stricte

173 Ainsi prennent le chemin de l'exil ou de la mise à l'écart Werner Jaeger (1888–1961), immense spécialiste de l'*humanitas* cicéronienne, mais aussi d'autres cicéroniens, tels Kurt von Fritz (1900–1985), Richard Laqueur (1881–1959), Arthur Stein (1871–1950), Edmund Groag (1873–1945), Victor Léopold Ehrenberg (1891–1976), Friedrich Münzer (1868–1942), Otto Regenbogen (1891–1966) ou Robert Philippson (1858–1942).

174 La relation entre l'idéal cicéronien et la réalité du principat d'Auguste avait été analysée par Reitzenstein 1917, 399–436 ; Meyer, 1918, 174–191 et 547–548 (sans compter son premier travail sur *Kaiser Augustus* publié en 1903) et Heinze, 1924, 73–94. Sans parler de Theodor Birt (1852–1933), qui estimait avoir été le premier, en 1913, à avoir fait d'Auguste un disciple de Cicéron.

175 Chapoutot, 2008, 167.

176 Wilhelm Weber, formé à Heidelberg, rédacteur en chef de *Gnomon* en 1925, nazi convaincu. Collaborateur de Rosenberg, collègue actif d'Helmut Berve (1896–1979), il est un spécialiste d'Auguste dès 1920 et fait paraître le premier volume de son étude *Res Gestae Divi Augusti*. Mal reçu par ses pairs, il renonce à publier le second volume. Il s'est par la suite consacré à une littérature de vulgarisation, au style pompeux et parfois éthéré, dans laquelle il explique l'empire romain à l'aune des questions raciales et nationales. Ces ouvrages les plus lus sont le *Prophète et son dieu* [*Der Prophet und sein Gott*] de 1925 et son ouvrage majeur *Princeps* de 1936. Cf. Stahlmann, 1988, 175. Il eut pour disciples Victor Ehrenberg, Fritz Taeger et Joseph Vogt.

177 Hell 2019, 344–346.

178 Werner Schurr a été membre des SA avant de rejoindre le NSDAP en septembre 1937. Il établit clairement le lien entre Auguste et le *Führerprinzip* dans Schurr 1934.

179 Kornemann 1938, 377–378. Sur Kornemann, cf. Laxy 2013, 701–735. Stahlmann 1988, 130–155.

180 Malitz 1998. Toutefois, l'étude du lien entre le *De re publica* et le Principat reste un sujet central tant pour les universitaires les plus en faveur du national-socialisme que comme pour les spécialistes les moins engagés dans la mouvance nazie. Par exemple, Premierstein 1937 qui, dans

obédience nazie, Cicéron fait figure de visionnaire raté, d'autres, comme Ulrich Knoche (1902–1968), en font le père spirituel de l'empire augustéen («Wegbe-reiter des Augusteischen Sendungsbewußtseins»).¹⁸¹

Les articles et ouvrages que Joseph Vogt (1895–1986) a consacré à Cicéron (*Ciceros Glaube an Rom* en 1935 et *Cicero und Sallust* en 1938) ne laissent pas toujours percevoir son engagement politique nazi (cf. *supra*, n. 165 p. 421–422). On y trouve le portrait d'un Cicéron qui n'a pas su prendre la mesure de son temps :

Nous devons être surpris [...] qu'un homme politique qui a célébré si inlassablement la grandeur du passé, qui a vu si clairement le déclin du présent et qui a regardé avec tant d'inquiétude vers l'avenir, ait si insuffisamment apprécié l'importance des énergies vitales dans la vie des nations.¹⁸²

Dégénérescence de la citoyenneté, déclin de la classe dirigeante, ruine de la paysannerie italienne, rien de tout cela ne l'a touché («alle diese notorischen Schäden haben ihn nicht erschüttert»). Cicéron, qui se faisait «une image presque exclusivement spirituelle de l'homme», s'était rendu coupable («schuldig gemacht») d'avoir négligé le rôle que joue les liens du sang dans l'État et la vie sociale.¹⁸³ Sur un mode à peine moins explicite, le même reproche se retrouve chez Johannes Stroux (1886–1954) ou chez Hans Volkmann (1900–1975), pour lesquels Cicéron, qui avait tous les concepts pour y parvenir, n'a pas compris la «grandeur prédestinée» du Principat.¹⁸⁴ Seul Hermann Strasburger (1909–1985), dans son *Concordia Ordinum* de 1931, avait vu en Cicéron un dirigeant disposant d'un programme politique (le *consensus omnium bonorum*) et un praticien de la «Realpolitik». Il est sans doute un des rares savants à considérer que la chute de la République n'était pas inéluctable.¹⁸⁵

En même temps que les universités, toutes les revues scientifiques étaient soumises à une «réorganisation».¹⁸⁶ Même la «Real-Encyclopädie» n'échappe

la ligne de Gelzer et Münzer, voit en Octave un chef de parti. Premierstein n'en est pas moins profondément influencé par les événements de son temps. Cf. Pöschl 1936 et Meister 1939.

181 Knoche 1941, 202. Cet universitaire fut un nazi convaincu, au moins à partir de 1933, date à laquelle il rejoint la mouvance antisémite d'Alfred Rosenberg (il adhère au NSDAP en 1937).

182 In Rebenich 2005, 34 (traduit par nous).

183 In Rebenich 2005, 34.

184 Stroux 1937, 198. Selon Rebenich 2005, 34, le principat de Stroux fut bien un précurseur du Troisième Reich.

185 Strasburger 1939. Sur Strasburger : Altman 2015a.

186 En 1935, la prestigieuse *Historische Zeitschrift* passe sous la coupe du nazi orthodoxe Karl Alexander von Müller (1935–1943). Dans le premier numéro de 1935, Walter Frank (1905–1945),

pas à la nouvelle atmosphère. Il est difficile, en l'état de nos recherches, d'établir les preuves d'une corrélation entre les nouvelles règles qui s'imposent aux revues et le destin de Cicéron. Le graphique suivant reprend les données fournies par l'*Année Philologique* pour les années 1933–1947.¹⁸⁷

Fig. 1: Articles Allemands consacrés à Cicéron, année 1933–1947 (Source : *Année Philologique*).

La chute est vertigineuse. Alors qu'avec 27 articles en 1933, tout comme en 1934, l'Allemagne est le premier producteur savant sur l'Arpinate, elle perd progressivement son rang pour chuter à un niveau inimaginable durant les 30 premières années du XX^{ème} siècle. Avec ses deux articles pour l'année 1947, l'Allemagne savante a capitulé. Elle semble incapable, contrairement à l'Italie, de rebondir après une malheureuse parenthèse (en Italie, trois articles sur Cicéron en 1944, mais 28 en 1947). Surtout, se dessine à la fin de la Guerre la montée en puissance de l'*American scholarship* sur les affaires cicéroniennes (entre 1943 et 1947, 78 articles, contre 28 pour l'Allemagne). A la fin de la guerre,

directeur du *Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands* promet le fouet aux éventuels dissidents. En 1937, Carl Ferdinand Friedrich Lehmann-Haupt (1861–1938) est éditeur-fondateur (depuis 1901) de la revue d'histoire antique *Klio, Beiträge zur alten Geschichte*, est jugé trop libéral et remplacé Ernst Kornemann (1868–1946). Les revues spécialisées telles que *Hermes* et *Gnomon* ont dû s'adapter aux nouvelles conditions.

187 Nous avons interrogé la base de données de l'*Année Philologique* sur des critères linguistiques à partir du mot clé Marcus Tullius Cicero. Naturellement, ces données devraient être raffinées en elles-mêmes et ne sont pas exhaustives. Il en ressort toutefois une tendance fiable sur la production cicéronienne.

la culture de l'antiquité s'est effondrée en Allemagne. En témoigne cette lettre de l'évêque de Mayence, en 1946, sur l'enseignement secondaire :

L'Église attend de ces théologiens qu'ils aient certaines connaissances en latin et en grec. Il en est de même pour la philologie. Jusqu'à maintenant, il fallait déjà imposer aux théologiens et aux philologues des cours spéciaux de rattrapage en humanités avant de les laisser commencer leur spécialité. Avec le nouveau régime des études, on ne peut plus guère envisager que la lecture de Cicéron soit encore possible.¹⁸⁸

Au total, le régime nazi, par son inculture et les besoins de la reconstruction de l'histoire, a créé autour de Cicéron une aura protectrice. Les philologues et historiens, protégés dans la forteresse universitaire que les nazis ont eu beaucoup de mal à investir, ont résisté à leur manière.¹⁸⁹ Leur production scientifique sur l'Arpinate cependant ne suscitait plus la moindre querelle ni le moindre débat. Cicéron allait désormais se reconstruire outre-Atlantique.

6 Une défaite dans la dignité

Il apparaît que Cicéron a reçu un traitement particulier sous les dictatures. Les références citées dans cette étude pourraient paraître assez nombreuses pour donner l'illusion que la présence de Cicéron, après tout, fut réelle. Il n'en est rien. Les biographies de Maffii et de Ciaceri sont des îlots dans un océan d'indifférence. Silence complet et mortel sous Staline, disparition nécessaire sous Hitler, oubli césarien sous Mussolini, c'est finalement au français Carcopino que reviendra la charge d'écrire le livre que l'on attendait des régimes dictatoriaux. Nous avons vu que les savants, exilés ou mis sous la férule des services de sécurité, n'ont jamais perdu prise. Arnaldi se souvient que lorsqu'il donnait à Naples ses cours de littérature latine sous les bombes, «era un po' anche combattere, se non per la vittoria, per una dignitosa sconfitta».¹⁹⁰ Cette notion de «défaite dans la dignité» est le résumé de ce qui est arrivé aux cicéroniens sous le joug dictatorial. Dostoïevsky a parfaitement senti la vérité profonde du destin d'un Cicéron dans un régime totalitaire. Dans *Les Démons*, il fait dire à Piotr Stépanovitch, avocat d'un régime dictatorial espéré,

D'abord abaisser le niveau de la culture, des sciences et des talents. Un niveau scientifique élevé n'est accessible qu'aux intelligences supérieures, et il ne faut pas d'intelligences

188 Rüdiger 1981, 144.

189 Sur la résistance passive des philologues et historiens : Losemann 1977, XIV et 50.

190 Cité par Flores 2015, 192.

supérieures ! Les hommes doués de hautes facultés se sont toujours emparés du pouvoir, et ont été des despotes [...]. Ils ont toujours fait plus de mal que de bien ; on les expulse ou on les livre au supplice. Couper la langue à Cicéron, crever les yeux à Copernic, lapider Shakespeare [...]. La soif de l'étude est une soif aristocratique [...] Le nécessaire seul est nécessaire, telle sera désormais la devise du globe terrestre.¹⁹¹

Tel est, sans doute, la morale de la *fortuna* de Cicéron sous les dictatures. Il n'était pas nécessaire, ni en bien ni en mal.

191 Trad. Derély 1886.